

T



Alley or.

T



Alley sc.

LES JARDINS,
ou
L'ART D'EMBELLIR LES PAYSAGES.

POÈME
PAR M^L ABBÉ DE LILLE.

de l'Académie Française VI^e Edition.



A LONDRES,
Chez STACE & HERBERT; Libraires

1796



AVERTISSEMENT

DE

LA PREMIERE EDITION.

PLUSEURS personnes d'un grand mérite ont écrit en prose sur les jardins. L'auteur de ce poème leur a emprunté quelques préceptes, & même quelques descriptions. Dans plusieurs endroits il a eu le bonheur de se rencontrer avec eux ; car son poème a été commencé avant que leurs ouvrages parussent. Il ne dissimulera pas que c'est avec la plus grande défiance qu'il livre à l'impression cet ouvrage trop attendu, & sur-tout trop loué.

L'indulgence extrême de ceux qui l'ont entendu, lui est un garant trop-sûr de la rigueur de ceux qui le liront.

Ce poème d'ailleurs a un très-grand inconvénient, celui d'être un poème didactique. Ce genre est nécessairement un peu froid, & doit le paroître encore davantage à une nation qui ne supporte guère, comme on l'a souvent remarqué, que les vers composés pour le théâtre, & qui font la peinture des passions ou des ridicules. Peu de personnes, je dirois même peu de gens de lettres, lisent les Géorgiques de Virgile ; & tous ceux qui connoissent la langue Latine, savent par cœur le quatrième livre de l'Énéide.

Dans le premier de ces deux poèmes, le poète paroît regretter que les bornes de son sujet ne lui permettent pas de chanter les jardins. Après avoir lutté long-temps contre les détails un peu ingrats de la culture générale des champs, il semble désirer de se reposer sur des objets plus rians. Mais ref-

ferré dans les limites de son sujet, il s'en est dédommagé par une esquisse rapide & charmante des jardins, & par ce touchant épisode d'un vieillard heureux dans son petit enclos cultivé par ses mains.

Ce que le poète Romain regrettoit de ne pouvoir faire, le père Rapin l'a exécuté. Il a écrit dans la langue & quelquefois dans le style de Virgile, un poème en quatre chants sur les jardins, qui eut un grand succès, dans un tems où on lisoit encore des vers Latins modernes. Son ouvrage n'est pas sans élégance ; mais on y désireroit plus de précision, & des épisodes plus heureux.

Le plan de son poème manque d'ailleurs d'intérêt & de variété. Un chant tout entier est consacré aux eaux, un aux arbres, un aux fleurs. On devine d'avance ce long catalogue & cette énumération fastidieuse qui appartient plus à un botaniste qu'à un poète : & cette marche méthodique, qui seroit un mérite dans un traité en prose, est un grand

défaut dans un ouvrage en vers, où l'esprit demande qu'on le mène par des routes un peu détournées, & qu'on lui présente des objets inattendus.

De plus, il a chanté les jardins du genre régulier, & la monotonie attachée à la grande régularité a passé du sujet dans le poème. L'imagination, naturellement amie de la liberté, tantôt se promène péniblement dans les dessins contournés d'un parterre, tantôt va expirer au bout d'une longue allée droite. Par-tout elle regrette la beauté un peu désordonnée & la piquante irrégularité de la nature.

Enfin, il n'a traité que la partie mécanique de l'art des jardins. Il a entièrement oublié la partie la plus essentielle, celle qui cherche dans nos sensations, dans nos sentimens, la source des plaisirs que nous causent les scènes champêtres & les beautés de la nature, perfectionnées par l'art. En un mot, ses jardins sont ceux de l'architecte ; les

autres

autres sont ceux du philosophe, du peintre & du poète.

Ce genre a beaucoup gagné depuis quelques années ; & si c'est encore un effet de la mode, il faut lui rendre grace. L'art des jardins, qu'on pourroit appeller le luxe de l'agriculture, me paroît un des amusemens les plus convenables, je dirois presque les plus vertueux des personnes riches. Comme culture, il les ramène à l'innocence des occupations champêtres ; comme décoration, il favorise sans danger ce goût de dépenses, qui suit les grandes fortunes : enfin, il a, pour cette classe d'hommes, le double avantage de tenir à la fois aux goûts de la ville & à ceux de la campagne.

Ce plaisir des particuliers s'est trouvé joint à l'utilité publique : il a fait aimer aux personnes opulentes le séjour de leurs terres. L'argent qui auroit entretenu les artisans du luxe, va nourrir les cultivateurs ; & la richesse retourne à sa véritable

✱

AVERTISSEMENT.

table source. De plus, la culture s'est enrichie d'une foule de plantes ou d'arbres étrangers ajoutés aux productions de notre sol, & cela vaut bien tout le marbre que nos jardins ont perdu.

Heureux si ce poème peut répandre encore davantage ces goûts simples & purs ! car, comme l'auteur de ce poème l'a dit ailleurs

Qui fait aimer les champs, fait aimer la vertu.



LES

LES JARDINS,

POÈME.



CHANT PREMIER.

LE doux printems revient, & ranime à la fois
Les oiseaux, les zéphirs, & les fleurs, & ma voix.
Pour quel sujet nouveau dois-je monter ma lyre ?
Ah ! lorsque d'un long deuil la terre enfin respire,
Dans les champs, dans les bois, sur les monts d'alentour,
Quand tout rit de bonheur, d'espérance & d'amour,
Qu'un autre ouvre aux grands noms les fastes de la gloire,
Sur un char foudroyant qu'il place la victoire,
Que la coupe d'Atrée ensanglante ses mains :
Flore a fouri ; ma voix va chanter les jardins.
Je dirai comment l'art, dans de frais paysages,
Dirige l'eau, les fleurs, les gazons, les ombrages.

Toi donc, qui, mariant la grace & la vigueur,
Sais du chant didactique animer la langueur,

O Muse !

O Musel si jadis, dans les vers de Lucrèce,
Des austères leçons tu polis la rudesse ;
Si par toi, sans flétrir le langage des dieux,
Son rival a chanté le soc laborieux ;
Viens orner un sujet plus riche, plus fertile,
Dont le charme autrefois avoit tenté Virgile.
N'empruntons point ici d'ornement étranger ;
Viens, de mes propres fleurs mon front va s'ombrager ;
Et, comme un rayon pur colore un beau nuage,
Des couleurs du sujet je teindrai mon langage.

L'art innocent & doux que célèbrent mes vers,
Remonte aux premiers jours de l'antique univers.
Dès que l'homme eut soumis les champs à la culture,
D'un heureux coin de terre il soigna la parure ;
Et plus près de ses yeux il rangea sous ses loix
Des arbres favoris & des fleurs de son choix.
Du simple Alcinoüs le luxe encor rustique
Décoroit un verger. D'un art plus magnifique
Babylone éleva des jardins dans les airs.
Quand Rome au monde entier eut envoyé des fers,
Les vainqueurs, dans des parcs ornés par la victoire
Alloient calmer leur foudre & reposer leur gloire.
La sagesse autrefois habitoit les jardins,
Et d'un air plus riant instruisoit les humains :
Et quand les dieux offroient un Elysée aux sages,
Étoit-ce des palais ? c'étoit de verts bocages ;

C'étoit

C'étoit des près fleuris, séjour des doux loisirs,
Où d'une longue paix ils goûtoient les plaisirs.

Ouvrons donc, il est tems, ma carrière-nouvelle ;
PHILIPPE m'encourage ; & mon sujet m'appelle.

Pour embellir les champs simples dans leurs attraits,
Gardez-vous d'insulter la nature à grands frais.

Ce noble emploi demande un artiste qui pense,

Prodigue de génie, & non pas de dépense,

Moins pompeux qu'élégant, moins décoré que beau,

Un jardin, à mes yeux, est un vaste tableau.

Soyez peintre. Les champs, leurs nuances sans nombre

Les jets de la lumière & les masses de l'ombre,

Les heures, les saisons ; variant tour-à-tour

Le cercle de l'année & le cercle du jour,

Et des prés émaillés les riches broderies,

Et des rians côteaux les vertes draperies,

Les arbres, les rochers & les eaux, & les fleurs,

Ce sont là vos pinceaux, vos toiles, vos couleurs.

La nature est à vous ; & votre main féconde

Dispose, pour créer, des élémens du monde.

Mais avant de planter, avant que du terrain

Votre bêche imprudente ait entamé le sein,

Pour donner aux jardins une forme plus pure,

Observez, connoissez, imitez la nature.

N'avez-vous pas souvent, aux lieux infréquentés,

Rencontré tout-à-coup ces aspects enchantés

Qui

Qui suspendent vos pas, dont l'image chérie
Vous jette en une douce & longue rêverie ?
Saisissez, s'il se peut, leurs traits les plus frappans,
Et des champs apprenez l'art de parer les champs.

Voyez aussi les lieux qu'un goût savant décore,
Dans ces tableaux choisis vous choisirez encore.
Dans sa pompe élégante admirez Chantilli ;
De héros en héros, d'âge en âge embelli.
Belœil, tout à la fois magnifique & champêtre ;
Chanteloup, fier encor de l'exil de son maître,
Nous plairont tour-a-tour. Tel que ce frais bouton,
Timide avant-coureur de la belle saison,
L'aimable Tivoli, d'une forme nouvelle
Fit le premier en France entrevoir le modèle.
Les Grâces en riant dessinèrent Montreuil.
Maupertuis, le Désert, Rincy, Limours, Auteuil,
Que dans vos frais sentiers doucement on s'égare !
L'ombre du grand Henri chérit encor Navarre.
Semblable à son auguste & jeune déité,
Trianon joint la grace avec la majesté.
Pour elle il s'embellit, & s'embellit par elle.
Et toi, d'un Prince aimable, ô l'asyle fidèle !
Dont le nom trop modeste est indigne de roi,
Lieu charmant ! offre-lui tout ce que je lui doi,
Un fortuné loisir, une douce retraite.
Bienfaiteur de mes vers, ainsi que du poète,

C'est

C'est lui qui, dans ce choix d'écrivains enchanteurs,
Dans ce jardin paré de poétiques fleurs,
Daigne accueillir ma muse. Ainsi du sein de l'herbe
La violette croît auprès du lys superbe.
Compagnon inconnu de ces hommes fameux,
Ah! si ma foible voix pouvoit chanter comme eux,
Je peindrois tes jardins, le dieu qui les habite,
Les arts & l'amitié qu'il y mène à sa suite,
Beau lieu! fais son bonheur. Et moi, si quelque jour,
Grace à lui, j'embellis un champêtre séjour,
De mon illustre appui j'y placerai l'image.
De mes premières fleurs je veux qu'elle ait l'hommage:
Pour elle je cultive & j'enlace en festons
Le myrte & le laurier, tous deux chers aux Bourbons.
Et si l'ombre, la paix, la liberté m'inspire,
A l'auteur de ces dons je dévouerai ma lyre.

J'ai dit les lieux charmans que l'art peut imiter;
Mais il est des écueils que l'art doit éviter:
L'esprit imitateur trop souvent nous abuse.
Ne prêtez point au fol des beautés qu'il refuse:
Avant tout connoissez votre site; & du lieu
Adorez le génie, & consultez le dieu.
Ses loix impunément ne sont pas offensées.
Cependant moins hardi qu'étrange en ses pensées,
Tous les jours, dans les champs, un artiste sans goût
Change, mêle, déplace, & dénature tout;

Et, par l'absurde choix des beautés qu'il allie,
Revient gâter en France un site d'Italie.

Ce que votre terrain adopte avec plaisir,
Sachez le reconnoître, osez vous en saisir.

C'est mieux que la nature, & cependant c'est elle ;
C'est un tableau parfait qui n'a point de modèle.
Ainsi savoient choisir les Berghems, les Poussins.

Voyez, étudiez leurs chefs-d'œuvres divins :
Et ce qu'à la campagne emprunta la peinture,
Que l'art reconnoissant le rende à la nature.

Maintenant des terrains examinons le choix,
Et quels lieux se plairont à recevoir vos loix.
Il fut un tems funeste où, tourmentant la terre,
Aux sites les plus beaux l'art déclaroit la guerre,
Et, comblant les vallons & rasant les côteaux,
D'un sol heureux formoit d'insipides plateaux.
Par un contraire abus l'art, tyran des campagnes,
Aujourd'hui veut créer des vallons, des montagnes.
Evitez ces excès. Vos soins infructueux
Vainement combatroient un terrain montueux ;
Et dans un sol egal, un humble monticule
Veut être pittoresque, & n'est que ridicule.

Désirez vous un lieu propice à vos travaux ?
Loin des champs trop unis des monts trop inégaux
J'aimerois ces hauteurs où sans orgueil domine
Sur un riche vallon une belle colline.

Là,

Là, le terrain est doux sans infipidité,
Elevé sans roideur, sec sans aridité.

Vous marchez : l'horison vous obéit. La terre
S'élève ou redescend, s'étend ou se resserre.

Vos sites, vos plaisirs changent à chaque pas.

Qu'un obscur arpenteur, armé de son compas.
Au fond d'un cabinet, d'un jardin symétrique
Confie au froid papier le plan géométrique ;
Vous, venez sur les lieux. Là, le crayon en main,
Dessinez ces aspects, ces côteaux, ce lointain ;
Devinez les moyens, préssentez les obstacles :
C'est des difficultés que naissent les miracles.

Le sol le plus ingrat connoîtra la beauté.
Est il nu ? que des bois parent sa nudité :
Couvert ? portez la hache en ces forêts profondes :
Humide ? en lacs pompeux, en rivières fécondes
Changez cette onde impure ; &, par d'heureux travaux,
Corrigez à la fois l'air, la terre & les eaux :
Aride enfin ? cherchez, sondez, fouillez encore :
L'eau, lente à se trahir, peut-être est près d'éclore.
Ainsi d'un long effort moi-même rebuté,
Quand j'ai d'un froid détail maudit l'aridité,
Soudain un trait heureux jaillit d'un fond stérile,
Et mon vers ranimé coule enfin plus facile.

Il est des soins plus doux, un art plus enchanteur.
C'est peu de charmer l'œil, il faut parler au cœur.

Avez vous donc connu ces rapports invisibles
Des corps inanimés & des êtres sensibles ?
Avez vous entendu des eaux, des prés, des bois,
La muette éloquence & la secrète voix ?
Rendez-nous ces effets. Que du riant au sombre,
Du noble au gracieux, les passages sans nombre
M'intéressent toujours. Simple & grand, fort & doux,
Unissez tous les tons pour plaire à tous les goûts.
Là, que le peintre vienne enrichir sa palette ;
Que l'inspiration y trouble le poète ;
Que le sage, du calme y goûte les douceurs ;
L'heureux, ses souvenirs ; le malheureux, ses pleurs.

Mais l'audace est commune, & le bon sens est rare.
Au lieu d'être piquant, souvent on est bizarre.
Gardez que, mal unis, ces effets différens
Ne forment qu'un chaos de traits incohérens :
Les contradictions ne sont pas des contrastes.

D'ailleurs, à ces tableaux il faut des toiles vastes.
N'allez pas resserrer dans des cadres étroits
Des rivières, des lacs, des montagnes, des bois.
On rit de ces jardins, absurde parodie
Des traits que jette en grand la nature hardie,
Où l'art, invraisemblable à la fois & grossier,
Enferme en un arpent un pays tout entier.

Au lieu de cet amas, de ce confus mélange,
Variez les objets, ou que leur aspect change.

Rap-

Rapprochés, éloignés, entrevus, découverts,
Qu'ils offrent tour-à-tour vingt spectacles divers.
Que de l'effet qui fuit, l'adroite incertitude
Laisse à l'œil curieux sa douce inquiétude ;
Qu'enfin les ornemens avec goût soient placés,
Jamais trop imprévus, jamais trop annoncés.

Sur-tout du mouvement : sans lui, sans sa magie,
L'esprit désoccupé retombe en léthargie ;
Sans lui, sur vos champs froids mon œil glisse au hazard.
Des grands peintres encor faut-il attester l'art ?
Voyez-les prodiguer de leur pinceau fertile
De mobiles objets sur la toile immobile,
L'onde qui fuit, le vent qui courbe les rameaux,
Les globes de fumée exhalés des hameaux,
Les troupeaux, les pasteurs, & leurs jeux & leur danse ;
Saisissez leur secret, plantez en abondance
Ces souples arbrisseaux, & ces arbres mouvans
Dont la tête obéit à l'haleine des vents ;
Quels qu'ils soient, respectez leur flottante verdure,
Et défendez au fer d'outrager la nature.
Voyez-la dessiner ces chênes, ces ormeaux.
Voyez-comment sa main, du tronc jusqu'aux rameaux,
Des rameaux au feuillage augmentant leur souplesse,
Des ondulations leur donna la molesse.
Mais les ciseaux cruels Prévenez ce forfait,
Nymphes des bois, courez. Que dis-je ? c'en est fait.

L'acier a retranché leur cime verdoyante.
Je n'entends plus au loin, sur leur tête ondoyante,
Le rapide aquilon légèrement courir,
Frémir dans leurs rameaux, s'éloigner, & mourir.
Froids, monotones, morts, du fer qui les mutile
Ils semblent avoir pris la roideur immobile.
Vous donc, dans vos tableaux amis du mouvement,
A vos arbres laissez leur doux balancement.
Qu'en mobiles objets la perspective abonde :
Faites courir, tomber & rejaillir cette onde.
Vous voyez ces vallons, & ces côteaux déserts ;
Des différens troupeaux dans les sites divers
Envoyez, répandez les peuplades nombreuses.
Là, du sommet lointain des roches buissonneuses,
Je vois la chèvre pendre. Ici, de mille agneaux
L'écho porte les cris de côteaux en côteaux.
Dans ces prés abreuvés des eaux de la colline,
Couché sur ses genoux, le bœuf pesant rumine ;
Tandis qu'impétueux, fier, inquiet, ardent,
Cet animal guerrier qu'enfanta le trident,
Déploie, en se jouant, dans un gras pâturage
Sa vigueur indomptée & sa grace sauvage.
Que j'aime & sa souplesse & son port animé ;
Soit que dans le courant du fleuve accoutumé
En frissonnant il plonge, & luttant contre l'onde,
Batte du pied le flot qui blanchit & qui gronde ;

Soit

Soit qu'à travers les prés il s'échappe par bonds ;
Soit que, livrant aux vents ses longs crins vagabonds,
Superbe, l'œil en feu, les narines fumantes,
Beau d'orgueil & d'amour, il vole à ses amantes :
Quand je ne le vois plus, mon œil le suit encor.

Ainsi de la nature épuisant le trésor,
Le terrain, les aspects, les eaux, & les ombrages
Donnent le mouvement, la vie aux paysages.
Mais, si du mouvement notre œil est enchanté,
Il ne chérit pas moins un air de liberté.
Laissez donc des jardins la limite indécise,
Et que votre art l'efface, ou du moins la déguise.
Où l'œil n'espère plus, le charme dispaeroit.
Aux bornes d'un beau lieu nous touchons à regret :
Bientôt il nous ennuie, & même nous irrite.
Au-delà de ces murs, importune limite,
On imagine encor de plus aimables lieux,
Et l'esprit inquiet désenchante les yeux.
Quand toujours guerroyant vos gothiques ancêtres
Transformoient en champ-clos leurs asyles champêtres,
Chacun dans son donjon, de murs environné,
Pour vivre sûrement, vivoit emprisonné.
Mais que fait aujourd'hui cette ennuyeuse enceinte
Que conserve l'orgueil & qu'inventa la crainte ?
A ces murs qui gênoient, attristoient les regards
Le gout préféreroit ces verdoyans remparts,

Ces murs tissus d'épine, où votre main tremblante
Cueille & la rose inculte & la mûre sanglante.

Mais les jardins bornés m'importunent encor.
Loin de ce cercle étroit prenons enfin l'effort
Vers un genre plus vaste & des formes plus belles,
Dont seul Ermenonville offre encor des modèles.
Les jardins appelloient les champs dans leur séjour;
Les jardins dans les champs vont entrer à leur tour.

Du haut de ces côteaux, de ces monts d'où la vue
D'un vaste paysage embrasse l'étendue,
La nature au Génie a dit : " Ecoute-moi.
" Tu vois tous ces trésors ; ces trésors sont à toi.
" Dans leur pompe sauvage & leur brute richesse,
" Mes travaux imparfaits implorent ton adresse".
Elle dit. Il s'élance, il va de tout côtés
Fouiller dans cette masse où dorment cent beautés.
Des vallons aux côteaux, des bois à la prairie,
Il retouche en passant le tableau qui varie.
Il fait, aux gré des yeux, réunir, détacher,
Eclairer, rembrunir, découvrir ou cacher.
Il ne compose pas ; il corrige, il épure,
Il achève les traits qu'ébauche la Nature.
Le front des noirs rochers a perdu sa terreur ;
La forêt égayée adoucit son horreur ;
Un ruisseau s'égaroit, il dirige sa course ;
Il s'empare d'un lac, s'enrichit d'une source.

Il veut ; & des sentiers courent de toutes parts
Chercher, saisir, lier tous ces membres épars,
Qui, surpris, enchantés du nœud qui les rassemble,
Forment de cent détails un magnifique ensemble.

Ces grands travaux peut-être épouvantent votre art.
Rentrez dans nos vieux parcs, & voyez d'un regard
Ces riens dispendieux, ces recherches frivoles,
Ces treillages sculptés, ces bassins, ces rigoles.
Avec bien moins de frais qu'un art minutieux
N'orna ce seul réduit qui plait un jour aux yeux,
Vous allez embellir un paysage immense.
Tombez devant cet art, fausse magnificence,
Et qu'un jour, transformée en un nouvel Eden ;
La France à nos regards offre un vaste jardin !

N'osez-vous pas encor tenter cette carrière,
Du moins, de vos enclos franchissant la barrière,
Par de riches aspects agrandissez les lieux.
D'un vallon, d'un coteau, d'un lointain gracieux,
Ajoutez à vos parcs l'étrangère étendue ;
Possédez par les yeux, jouissez par la vue.

Sur-tout sachez saisir, enchaîner à vos plants
Ces accidens heureux qui distinguent les champs.
Ici, c'est un hameau que des bois environnent ;
Là, de leurs longues tours les cités se couronnent ;
Et l'ardoise azurée, au loin frappant les yeux,
Court en sommet aigu se perdre dans les cieux.

Oubli-

Oublierai-je ce fleuve, & son cours, & ses rives ?
Votre œil de loin poursuit les voiles fugitives.
Des îles quelquefois s'élèvent de son sein ;
Quelquefois il s'enfuit sous l'arc d'un pont lointain.

Et si la vaste mer à vos yeux se présente.
Montrez, mais variez cette scène imposante.
Ici, qu'on l'entrevoie à travers des rameaux.
Là, dans l'enfoncement de ces profonds berceaux,
Comme au bout d'un long tube une voûte la montre.
Au détour d'un bosquet ici l'œil la rencontre,
La perd encore ; enfin la vue en liberté
Tout-à-coup la découvre en son immensité

Sur ces aspects divers fixez l'œil qui s'égare ;
Mais, il faut l'avouer, c'est d'une main avare
Que les hommes, les arts, la nature & le temps
Sèment autour de nous de riches accidens.

O plaines de la Grèce ! ô champs de l'Aufonie !
Lieux toujours inspirans, toujours chers au génie ;
Que de fois arrêté dans un bel horizon,
Le peintre voit, s'enflamme, & saisit son crayon,
Dessine ces lointains, & ces mers, & ces îles,
Ces ports, ces monts brûlans & devenus fertiles,
Des laves de ces monts encor tout menaçans,
Sur des palais détruits d'autres palais naissans,
Et, dans ce long tourment de la terre & de l'onde,
Un nouveau monde éclos des débris du vieux monde !

Hélas !

Hélas ! je n'ai point vu ce séjour enchanté,
Ces beaux lieux où Virgile a tant de fois chanté ;
Mais, j'en jure & Virgile & ses accords sublimes.
J'irai ; de l'Apeninje franchirai les cimes ;
J'irai, plein de son nom, plein de ses vers sacrés,
Les lire aux mêmes lieux qui les ont inspirés.

Vous, épris des beautés qu'étaient ces rivages,
Au lieu de ces aspects, de ces grands paysages,
N'avez-vous au-dehors que d'insipides champs ?
Qu'au-dedans, des objets mieux choisis, plus touchans
Dédommagent vos yeux d'une vue étrangère :
Dans votre propre enceinte apprenez à vous plaire ;
Symbole heureux du sage, indépendant d'autrui,
Qui rentre dans son ame, & se plaît avec lui.
Je m'enfonce avec vous dans ce secret asyle.

Toutefois aux lieux même où le sol plus fertile
En aspects variés est le plus abondant,
Des trésors de la vue économe prudent,
Fites-les acheter d'une course légère.
Que votre art les promette, & que l'œil les espère :
Promettre, c'est donner ; espérer, c'est jouir.
Il faut m'intéresser, & non pas m'éblouir.

Dans mes leçons encor je voudrois vous apprendre
L'art d'avertir les yeux, & l'art de les surprendre.
Mais avant de dicter des préceptes nouveaux.
Deux genres, dès long-temps ambitieux rivaux,

Se disputent nos vœux. L'un à nos yeux présente
D'un dessin régulier l'ordonnance imposante,
Prête aux champs des beautés qu'ils ne connoissoient pas,
D'une pompe étrangère embellit leurs appas,
Donne aux arbres des loix, aux ondes des entraves,
Et, despote orgueilleux, brille entouré d'esclaves.
Son air est moins riant & plus majestueux,
L'autre, de la nature amant respectueux,
L'orne, sans la farder, traite avec indulgence
Ses caprices charmans, sa noble négligence,
Sa marche irrégulière, & fait naître avec art
Les beautés, du désordre, & même du hasard.

Chacun d'eux a ses droits ; n'excluons l'un ni l'autre :
Je ne décide point entre Kent & Le Nôtre.
Ainsi que leurs beautés, tous les deux ont leurs loix :
L'un est fait pour briller chez les grands, chez les rois.
Les rois sont condamnés à la magnificence.
On attend autour d'eux l'effort de la puissance ;
On y veut admirer, enivrer ses regards
Des prodiges du luxe & du faste des arts
L'art peut donc subjuguier la nature rebelle ;
Mais c'est toujours en grand qu'il doit triompher d'elle.
Son éclat fait ses droits ; c'est un usurpateur
Qui doit obtenir grace, à force de grandeur.
Loin donc ces froids jardins, colifichet champêtre,
Insipides réduits, dont l'insipide maître,

Vous

Vous vante, en s'admirant, ses arbres bien peignés,
Ses petits fallons verts bien tondus, bien soignés ;
Son plant bien symétrique, où, jamais solitaire,
Chaque allée a sa sœur, chaque berceau son frère ;
Ses sentiers ennuiés d'obéir au cordeau,
Son parterre brodé, son maigre filet d'eau,
Ses buis tournés en globe, en pyramide, en vase,
Et ses petits bergers bien guindés sur leur base,
Laissez-le s'applaudir de son luxe mesquin ;
Je préfère un champ brut à son triste jardin.

Loin de ces vains apprêts, de ces petits prodiges,
Venez, suivez mon vol au pays des prestiges,
A ce pompeux Versailles, à ce riant Marly,
Que Louis, la nature, & l'art ont embelli.
C'est là que tout est grand, que l'art n'est point timide ;
La, tout est enchanté. C'est le palais d'Armide ;
C'est le jardin d'Alcine, au plutôt d'un héros
Noble dans sa retraite, & grand dans son repos,
Qui cherche encore à vaincre, à dompter des obstacles,
Et ne marche jamais qu'entouré de miracles.
Voyez-vous et les eaux, & la terre, & les bois,
Subjugués à leur tour, obéir à ses loix ;
A ces douze palais d'élégante structure
Ces arbres marier leur verte architecture ;
Ces bronzes respirer ; ces fleuves suspendus,
En gros bouillons d'écume à grand bruit descendus

Tomber, se prolonger dans des canaux superbes ;
Là, s'épancher en nappe ; ici, monter en gerbes ;
Et, dans l'air s'enflammant aux feux d'un soleil pur,
Pleuvoir en gouttes d'or, d'émeraude & d'azur ?
Si j'égare mes pas dans ces bocages sombres,
Des Faunes, des Sylvains en ont peuplé les ombres,
Et Diane & Vénus enchantent ce beau lieu.
Tout bosquet est un temple, & tout marbre est un dieu ;
Et Louis, respirant du fracas des conquêtes,
Semble avoir invité tout l'Olympe à ses fêtes.
C'est dans ces grands effets que l'art doit se montrer.

Mais l'esprit aisément se lasse d'admirer.

J'applaudis l'orateur dont les nobles pensées
Roulent pompeusement, avec soin cadencées :
Mais ce plaisir est court. Je quitte l'orateur
Pour chercher un ami qui me parle du cœur.
Du marbre, de l'airain que le luxe prodigue,
Des ornemens de l'art l'œil bientôt se fatigue ;
Mais les bois, mais les eaux, mais les ombrages frais,
Tout ce luxe innocent ne fatigue jamais.
Aimez donc des jardins la beauté naturelle.
Dieu lui-même aux mortels en traça le modèle.
Regardez dans Milton. Quand ses puissantes mains
Préparent un asyle au premier des humains,
Le voyez-vous tracer des routes régulières,
Contraindre dans leur cours les ondes prisonnières ?

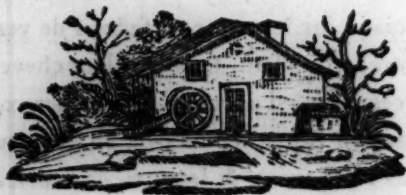
Le voyez-vous parer d'étrangers ornemens
L'enfance de la terre & son premier printemps ?
Sans contrainte, sans art, de ses douces prémices
La Nature épuisa les plus pures délices.
Des plaines, des côteaux le mélange charmant,
Les ondes à leur choix errantes mollement,
Des sentiers sinueux les routes indécises,
Le désordre enchanteur, les piquantes surprises,
Des aspects où les yeux hésitoient à choisir,
Varioient, suspendoient, prolongeoient leur plaisir.
Sur l'émail velouté d'une fraîche verdure,
Mille arbres, de ces lieux ondoyante parure,
Charme de l'odorat, du gout & des regards,
Elégamment groupés, négligemment épars,
Se fuyoient, s'approchoient, quelquefois à leur vue
Ouvroient dans le lointain une scène imprévue ;
Ou, tombant jusqu'à terre, & recourbant leurs bras,
Venoient d'un doux obstacle embarrasser leurs pas ;
Ou pendoient sur leur tête en festons de verdure,
Et de fleurs, en passant, semoient leur chevelure.
Dirai-je ces forêts d'arbustes, d'arbrisseaux,
Entrelaçant en voûte, en alcove, en berceaux
Leurs bras voluptueux & leurs tiges fleuries ?

C'est là que, les yeux pleins de tendres rêveries,
Eve à son jeune époux abandonna sa main,
Et rougit comme l'aube aux portes du matin.

Tout les félicitoit dans toute la nature,
Le ciel par son éclat, l'onde par son murmure.
La terre en tressaillant, ressentit leurs plaisirs ;
Zéphyre aux antres verts redisoit leurs soupirs ;
Les arbres frémissaient, & la rose inclinée
Versoit tous ses parfums sur le lit d'hyménée.

O bonheur ineffable ! ô fortunés époux !
Heureux dans ses jardins, heureux qui, comme vous,
Vivroit, loin des tourmens où l'orgueil est en proie,
Riche de fruits, de fleurs, d'innocence & de joie !

FIN DU PREMIER CHANT.



LES JARDINS.



SECOND CHANT.

OH ! si j'avois ce luth dont le charme autrefois
Entraînoit sur l'Hémus les rochers & les bois,
Je le ferois parler ; & sur les payfages
Les arbres tout-à-coup déploieroient leurs ombrages.
Le chêne, le tilleul, le cèdre & l'oranger
En cadence viendroient dans mes champs se ranger.
Mais l'antique harmonie a perdu ses merveilles ;
La lyre est sans pouvoir, les rochers sans oreilles ;
L'arbre reste immobile aux sons les plus flatteurs,
Et l'art & le travail sont les seuls enchanteurs.

Apprenez donc de l'art quel soin & quelle adresse
Donne aux arbres divers la grace ou la richesse.

Par ses fruits, par ses fleurs, par son beau vêtement,
L'arbre est de nos jardins le plus bel ornement.
Pour mieux plaire à nos yeux combien il prend de formes !
Là, s'étendent ses bras pompeusement informes ;

Sa tige ailleurs s'élance avec légèreté.
Ici, j'aime sa grace, & là, sa majesté,
Il tremble au moindre souffle, ou contre la tempête
Roidit son tronc nouveau & sa robuste tête.
Rude ou poli, baissant ou dressant ses rameaux,
Véritable Protée entre les végétaux,
Il change incessamment, pour orner la nature,
Sa taille, sa couleur, ses fruits & sa verdure.

Ces effets variés sont les trésors de l'art,
Que le Goût lui défend d'employer au hasard.

Des divers plants encor la forme & l'étendue
Sous des aspects divers veulent charmer la vue.
Tantôt un bois profond, sauvage, ténébreux,
Epanche une ombre immense; & tantôt moins nombreux
Un plant d'arbres choisis forme un riant bocage.
Plus loin distribués dans un frais paysage,
Des groupes élégans fixent l'œil enchanté :
Ailleurs se confiant à sa propre beauté,
Un arbre seul se montre, & seul orne la terre.
Tels, si la paix des champs peut rappeler la guerre,
Une nombreuse armée étale à nos regards
Des bataillons épais, des pelotons épars;
Et là, fier de sa force & de sa renommée,
Un héros seul avance, & vaut seul une armée.
Tous ces plants différents suivent diverses loix.

Dans les jardins de l'art, notre luxe autrefois

Des

Des arbres isolés dédaignoit la parure :
 Ils plaisent aujourd' hui dans ceux de la nature.
 Par un caprice heureux, par de savans hasards,
 Leurs plants désordonnés charmeront nos regards.
 Qu'ils diffèrent d'aspect, de forme, de distance ;
 Que toujours la grandeur, ou du moins l'élégance
 Distingue chaque tige, ou que l'arbre honteux
 Se cache dans la foule, & disparoisse aux yeux.
 Mais lorsqu'un chêne antique, ou lorsqu'un vieil érable
 Patriarche des bois, lève un front vénérable,
 Que toute sa tribu, se rangeant à l'entour,
 S'écarte avec respect, & compose sa cour ;
 Ainsi, l'arbre isolé plaît aux champs qu'il décore.

Avec bien plus de choix & plus de goût encore,
 Les groupes formeront mille tableaux heureux. [reux
 D'arbres plus ou moins forts, & plus ou moins nomb-
 Formez leur masse épaisse, ou leurs touffes légères :
 De l'oïn l'œil aime à voir tout ce peuple de frères.
 C'est par eux que l'on peut varier ses dessins,
 Rapprocher, & tantôt repousser les lointains.
 Réunir, séparer, & sur les paysages
 Etendre, ou replier le rideau des ombrages.

Vos groupes sont formés : il est tems que ma voix
 A connoître un peu d'art accoutume les bois.

Bois augustes, salut ! Vos voûtes poétiques
 N'entendent plus le Barde & ses affreux cantiques ;

Un

Un délire plus doux habite vos déserts ;
Et vos antres encor nous instruisent en vers.
Vous inspirez les miens, ombres majestueuses !
Souffrez donc qu'aujourd'hui mes mains respectueuses
Viennent vous embellir, mais sans vous profaner ;
C'est de vous que je veux apprendre à vous orner.

Les bois peuvent s'offrir sous des aspects sans nombre.
Ici, des troncs pressés rembruniront leur ombre ;
Là, de quelques rayons égayant ce séjour,
Formez un doux combat de la nuit & du jour.
Plus loin, marquant le sol de leurs feuilles légères,
Quelques arbres épars joueront dans les clairières,
Et flottant l'un vers l'autre, & n'osant se toucher,
Paroîtront à la fois se fuir & se chercher.
Ainsi le bois par vous perd sa rudesse austère :
Mais n'en détruisez pas le grave caractère.
De détails trop fréquens, d'objets minutieux
N'allez pas découper son ensemble à nos yeux.
Qu'il soit un, simple & grand, & que votre art lui laisse,
Avec toute sa pompe, un peu de sa rudesse.
Montrez ces troncs brisés ; je veux des noirs torrens
Dans le creux des ravins suivre les flots errans.
Du temps, des eaux, de l'air n'effacez point la trace ;
De ces rochers pendans respectez la menace,
Et qu'enfin dans ces lieux empreints de majesté
Tout respire une mâle & sauvage beauté.

Telle

Telle on aime d'un bois la rustique noblesse.

Le bocage moins fier, avec plus de mollesse
Déploie à nos regards des tableaux plus rians,
Veut un site agréable & des contours lians,
Fuit, revient, & s'égare en routes sinueuses,
Promène entre des fleurs des eaux voluptueuses
Et j'y crois voir encore, ivre d'un doux loisir,
Epicure dicter les leçons du plaisir.

Mais c'est peu qu'en leur sein le bois ou le bocage
Renferment leur richesse élégante ou sauvage ;
Il en faut avec soin embellir les dehors.

Avant tout, n'allez point, symétrisant leurs bords,
Par vos murs de verdure & vos tristes charmillles
Nous cacher des forêts les nombreuses familles :
Je veux les voir ; je veux, perçant au fond des bois,
Voir ces arbres divers qui croissent à la fois ;
Les uns tout vigoureux & tout frais de jeunesse,
D'autres tout décrépits, tout noueux de vieillesse ;
Ceux-ci rampans, ceux-là, fiers tyrans des forêts,
Des tributs de la sève épuisant leurs sujets :
Vaste scène, où des mœurs, de la vie & des âges,
L'esprit avec plaisir reconnoît les images.

Près de ces grands effets, que sont ces verts remparts,
Dont la forme importune attriste les regards,
Forme toujours la même, & jamais imprévue ?
Riche variété, délices de la vue,

Accours,

Accours, viens rompre enfin l'insipide niveau,
Brise la triste équerre & l'ennuyeux cordeau.

Par un mélange heureux de golphes, de saillies,
Les lisnières des bois veulent être embellies.
L'œil, qui des plants tracés par l'uniformité
Se dégoûte, & s'élance à leur extrémité,
Se plaît à parcourir, dans sa vaste étendue,
De ces bords variés la forme inattendue ;
Il s'égare, il se joue en ces replis nombreux ;
Tour-à-tour il s'enfonce, il ressort avec eux ;
Sur les tableaux divers que leur chaîne compose
De distance en distance avec plaisir repose :
Le bois s'en agrandit, &, dans ses longs retours,
Varie à chaque pas son charme & ses détours.

Deffinez donc sa forme, & d'abord qu'on choisisse
Les arbres dont le Goût prescrit le sacrifice.
Mais ne vous hâtez point ; condamnez à regret :
Avant d'exécuter un rigoureux arrêt,
Ah ! songez que du temps ils font le lent ouvrage,
Que tout votre or ne peut racheter leur ombrage,
Que de leur frais abri vous goûtiez la douceur.

Quelquefois cependant un ingrat possesseur,
Sans besoin, sans remords les livre à la cognée.
Renversés sur le sein de la terre indignée,
Ils meurent ; de ces lieux s'exilent pour toujours
La douce rêverie & les discrets amours.

Ah !

Ah ! par ces bois sacrés, dont le feuillage sombre
Aux danses du hameau prêta souvent son ombre,
Par ces dômes touffus qui couvroient vos aïeux,
Profanes, respectez ces troncs religieux ;
Et quand l'âge leur laisse une tige robuste,
Gardez vous d'attenter à leur vieillesse auguste.
Trop tôt le jour viendra que ces bois languissans,
Pour céder leur empire à de plus jeunes plants,
Tomberont sous le fer, & de leur tête altière
Verront l'antique honneur flétri dans la poussière.

O Versailles ! ô regrets ! ô bosquets ravissans,
Chefs-d'œuvre d'un grand roi, de le Nôtre & des ans !
La hache est à vos pieds & votre heure est venue.
Ces arbres dont l'orgueil s'élançoit dans la nue,
Frappés dans leur racine, & balançant dans l'air
Leurs superbes sommets ébranlés par le fer,
Tombent, & de leurs troncs jonchent au loin ces routes
Sur qui leurs bras pompeux s'arrondissoient en voûtes :
Ils sont détruits, ces bois, dont le front glorieux
Ombrageoit de Louis le front victorieux :
Ces bois où, célébrant de plus douces conquêtes,
Les arts voluptueux multiplioient les fêtes !
Amour, qu'est devenu cet asyle enchanté
Qui vit de Montespan soupirer la fierté ?
Qu'est devenu l'ombrage où, si belle & si tendre,
A son amant surpris & charmé de l'entendre

La Valière apprenoit le secret de son cœur,
Et, sans se croire aimée, avouoit son vainqueur ?
Tout périt, tout succombe ; au bruit de ce ravage
Voyez-vous point s'enfuir les hôtes du bocage ?
Tout ce peuple d'oiseaux fiers d'habiter ces bois,
Qui chantoient leurs amours dans l'asyle des rois,
S'exilent à regret de leurs berceaux antiques.
Ces dieux, dont le ciseau peupla ces verds portiques,
D'un voile de verdure autrefois habillés,
Tout honteux aujourd'hui de se voir dépouillés,
Pleurent leur doux ombrage ; &, redoutant la vue,
Vénus même une fois s'étonna d'être nue.
Croissez, hâtez votre ombre, & repeuplez ces champs,
Vous, jeunes arbrisseaux ; & vous, arbres mourans,
Consolez-vous. Témoins de la foiblesse humaine,
Vous avez vu périr & Corneille & Turenne :
Vous comptez cent printemps, hélas ! & nos beaux jours
S'envolent les premiers, s'envolent pour toujours.

Heureux donc qui jouit d'un bois formé par l'âge ;
Plus heureux est celui qui créa son bocage !
Ces arbres, dont le temps prépare la beauté,
Il dit comme Cyrus : " C'est moi qui les plantai."

Vous donc, si de vos plants vous êtes maître encore,
Craignez qu'avant le temps ils se pressent d'éclore.
Tel qu'un peintre, arrêtant ses indiscrets pinceaux,
Long-temps dans sa pensée ébauche ses tableaux,

Ainsi

Ainsi de vos dessins méditez l'ordonnance.
Des sites, des aspects connoissez la puissance,
Et le charme des bois aux coteaux suspendus,
Et la pompe des bois dans la plaine étendus ;

Ainsi que les couleurs & les formes amies,
Connoissez les couleurs, les formes ennemies.
Le frêne aux longs rameaux dans les airs élancés,
Repousseroit le saule aux longs rameaux baissés.
Le verd du peuplier combat celui du chêne :
Mais l'art industrieux peut adoucir leur haine ,
Et, de leur union médiateur heureux,
Un arbre mitoyen les concilie entr'eux.

Ainsi, par une teinte avec art assortie,
Vernet de deux couleurs éteint l'antipathie.

Connoissez donc l'emploi de ces différens verts,
Brillans ou sans éclat, plus foncés ou plus clairs.
C'est par ces tons changeans qu'au sein des paysages
Vous pouvez avec choix varier les ombrages,
Produire des effets tantôt doux, tantôt forts,
Des contrastes frappans, ou des moelleux accords.

Observez-les sur-tout, lorsque la pâle automne,
Près de la voir flétrir, embellit sa couronne :
Que de variété, que de pompe & d'éclat !
Le pourpre, l'orangé, l'opale, l'incarnat
De leurs riches couleurs étalent l'abondance.
Hélas ! tout cet éclat marque leur décadence.

Tel est le sort commun. Bientôt les aquilons
Des dépouilles des bois vont joncher les vallons ;
De moment en moment la feuille sur la terre,
En tombant, interrompt le rêveur solitaire.
Mais ces ruines mêmes ont pour moi des attraits.
Là, si mon cœur nourrit quelques profonds regrets,
Si quelque souvenir vient rouvrir ma blessure,
J'aime à mêler mon deuil au deuil de la nature.
De ces bois desséchés, de ces rameaux flétris,
Seul, errant, je me plais à fouler les débris.
Ils sont passés les jours d'ivresse & de folie ;
Viens, je me livre à toi, tendre mélancolie ;
Viens, non le front chargé des nuages affreux
Dont marche enveloppé le chagrin ténébreux,
Mais l'œil demi-voilé, mais telle qu'en automne
A travers des vapeurs un jour plus doux rayonne :
Viens, le regard pensif, le front calme, & les yeux
Tout prêts à s'humecter de pleurs délicieux.

Mais tandis que mon cœur nourrit ces rêveries,
D'arbutus, d'arbrisseaux mille races fleuries,
M'appellent à leur tour. Venez, peuple enchanteur,
Vous êtes la nuance entre l'arbre & la fleur ;
De vos traits délicats venez orner la scène.
Oh ! que si moins pressé du sujet qui m'entraîne,
Vers le but qui m'attend je ne hâtois mes pas,
Que j'aurois de plaisir à diriger vos bras !

Je vous reproduirois sous cent formes fécondes ;
Ma main sous vos berceaux feroit rouler les ondes ;
En dômes, en lambris j'unirois vos rameaux ;
Mollement enlacés autour de ces ormeaux,
Vos bras serpenteroient sur leur robuste écorce,
Emblème de la grace unie avec la force :
Je fondrois vos couleurs, & du blanc le plus pur,
Du plus tendre incarnat jusqu'au plus sombre azur,
De l'œil raffiné variant les délices,
Vos panaches, vos fleurs, vos boules, vos calices,
A mon gré s'uniroient dans mes brillants travaux,
Et Van-Huyfum lui même envieroit mes tableaux.

Pour vous à qui le ciel prodigua leur richesse,
Ménagez avec art leur pompe enchanteresse :
Partagez aux saisons leurs brillantes faveurs ;
Que chacun apportant ces parfums, ses couleurs,
Reparoisse à son tour, & qu'au front de l'année
Sa guirlande de fleurs ne soit jamais fanée.
Ainsi votre jardin varie avec le temps ;
Tout mois a ses bosquets tout bosquet son printemps,
Printemps bientôt flétri ! Toutefois votre adresse
Peut consoler encor de sa courte richesse.

Que par des soins prudens tous ces arbres plantés,
Quand ils seront sans fleurs, ne soient pas sans beautés.
Ainsi l'adroite églé prolongeant son empire,
Au déclin des beaux ans fait encore nous séduire.

Le ciel même, malgré l'inclémence de l'air,
N'a pas de tous ses dons deshérité l'hiver.
Alors des vents jaloux défiant les outrages,
Plusieurs arbres encor retiennent leurs feuillages.
Voyez l'if, & le lierre, & le pin résineux,
Le houx luisant, armé de ses dards épineux,
Et du laurier divin l'immortelle verdure,
Dédommager la terre & venger la nature.
Voyez leurs fruits de pourpre & leurs glands de corail
Au verd de leurs rameaux mêler un vif émail.
Au milieu des champs nus leur parure m'enchanté,
Et plus inespérée en paroît plus touchante.
De vos jardins d'hiver qu'ils ornent le séjour.
Là, vous venez saisir les rayons d'un beau jour.
Là, l'oiseau, quand la terre ailleurs est dépouillée,
Vole, & s'égaie encor sous la verte feuillée,
Et trompé par les lieux ne connoît plus les temps,
Croît revoir les beaux jours & chante le printemps.
Ainsi ce doux réduit plaît sans être factice.

Maïs les jardins des rois avec plus d'artifice,
Avec plus d'appareil triomphent des hivers.
J'en atteste, Mouceaux, tes jardins toujours verts.
Là, des arbres absens les tiges imitées,
Les magiques berceaux, les grottes enchantées,
Tout vous charme à la fois. Là, bravant les saisons,
La rose apprend à naître au milieu des glaçons;

Et

CHANT II.

41

Et les temps, les climats vaincus par des prodiges,
Semblent de la Féerie épuiser les prestiges.

Cependant la Féerie, & ses enchantemens
Ne sont pas des jardins les plus doux ornemens.
L'habitude bientôt a flétri vos bocages.
Souvent, quand l'étranger jouit de vos ombrages,
Déjà leur possesseur languit sans intérêt.
N'est-il pas des moyens dont le charme secret
Vous rende leur beauté toujours plus attachante ?
Oh ! combien des Lapons l'usage heureux m'enchanter !
Qu'ils savent bien tromper leurs hivers rigoureux !
Nos superbes tilleuls, nos ormeaux vigoureux,
De ces champs ennemis redoutent la froidure :
De quelques noirs sapins l'indigente verdure
Par intervalle à peine y perce les frimats ;
Mais le moindre arbrisseau qu'épargnent ces climats,
Par des charmes plus doux à leurs regards fait plaire :
Planté pour un ami, pour un fils, pour un père,
Pour un hôte qui part emportant leurs regrets,
Il en reçoit le nom, le nom cher à jamais.

Vous, dont un ciel plus pur éclaire la patrie,
Vous pouvez imiter cette heureuse industrie :
Elle animera tout. Vos arbres, vos bosquets
Des lors ne seront plus ni déserts, ni muets ;
Ils seront habités de souvenirs sans nombre,
Et vos amis absens embelliront leur ombre,

Qui vous empêche encor, quand les hontés des dieux
D'un enfant désiré comblent enfin vos vœux,
De consacrer ce jour par les tiges naissantes
D'un bocage, d'un bois ? . . . Mais tandis que tu chantes,
Muse, quels cris dans l'air s'élancent à la fois ?
Il est né l'héritier du sceptre de nos rois !
Il est né ! Dans nos murs, dans nos camps, sur les ondes,
Nos foudres triomphans l'annoncent aux deux mondes.
Pour parer son berceau c'est trop peu que des fleurs ;
Apportez les lauriers, les palmes des vainqueurs.
Qu'à ses premiers regards brillent des jours de gloire ;
Qu'il entende en naissant l'hymne de la victoire ;
C'est la fête qu'on doit au pur sang de Bourbon.
Et toi, par qui le ciel nous fit cet heureux don,
Toi, qui, le plus beau nœud, la chaîne la plus chère
Des Germains, des François, d'un époux & d'un frère,
Les unis, comme on voit de deux pompeux ormeaux
Une guirlande en fleurs enchaîner les rameaux,
Sœur, mère, épouse auguste ; enfin la destinée
Joint au deuil du trépas les fruits de l'hyménée,
Et mêlant dans tes yeux les larmes & les ris,
Quand tu perds une mère, elle te donne un fils.
D'autres, dans les transports que ce beau jour inspire,
Animeront la toile, ou le marbre, ou la lyre ;
Moi, l'humble ami des champs, j'irai dans ce séjour
Où Flore & les zéphirs composent seuls ta cour,

J'irai

J'irai dans Trianon : là, pour unique hommage,
Je consacre à ton fils des arbres de son âge,
Un bosquet de son nom. Ce simple monument,
Ces tiges, de tes bois le plus cher ornement,
Tes yeux les verront croître, & croissant avec elles,
Ton fils viendra chercher leurs ombres fraternelles.

Enfin vous jouissez, & le cœur & les yeux
Chérissent de vos bois l'abri délicieux.

Au plaisir voulez-vous joindre encore la gloire ?
Voulez-vous de votre art remporter la victoire ?
Déjà de nos jardins heureux décorateur,
Ajoutez à ces noms le nom de créateur.

Voyez comme en secret la nature fermente ;
Quel besoin d'enfanter sans cesse la tourmente.
Et vous ne l'aidez pas ! Qui fait dans son trésor
Quels biens à l'industrie elle réserve encor ?
Comme l'art à son gré guide le cours de l'onde,
Il peut guider la fève ; à sa liqueur féconde
Montrez d'autres chemins, ouvrez d'autres canaux.

Dans vos champs enrichis par des hymens nouveaux,
Des sucς vierges encor essayez le mélange ;
De leurs dons mutuels favorisez l'échange.
Combien d'arbres, de fruits, de plantes & de fleurs,
Dont l'art changea le goût, les parfums, les couleurs !
La pêche a dû sa gloire à ces métamorphoses.
D'un triple diadème ainsi brillent les roses,

De son panache ainsi l'œillet s'enorgueillit.

Osez. Dieu fit le monde, & l'homme l'embellit.

Que si vous n'osez pas essayer ces conquêtes,
Combien sous d'autres cieux de richesses sont prêtes
Usurpez ces trésors. Ainsi le fier Romain,
Et ravisseur plus juste, & vainqueur plus humain,
Conquit des fruits nouveaux, porta dans l'Ausonie
Le prunier de Damas, l'Abricot d'Arménie,
Le poirier des Gaulois, tant d'autres fruits divers.
C'est ainsi qu'il falloit s'affervir l'univers.

Quand Lucullus vainqueur triomphoit de l'Asie,
L'airain, le marbre & l'or frappaient Rome éblouie ;
Le sage dans la foule aimoit à voir ses mains
Porter le cerifier en triomphe aux Romains.
Et ces mêmes Romains n'ont-ils pas vu nos pères
En bataillons armés, sous des cieux plus prospères
Aller chercher la vigne, & vouer à Bacchus
Leurs étendards rougis du nectar des vaincus ?
Du fruit de leurs exploits leurs troupes échauffées
Rapportoient, en chantant, ces précieux trophées.
De guirlandes de pampre ils couronnoient leurs fronts ;
Le pampre sur leurs dards s'enlaçoit en festons.
Tel revint triomphant le Dieu vainqueur du Gange.
Les vallons, les côteaux célébroient la vendange ;
Et par-tout où coula le nectar enchanté,
Coururent le plaisir, l'audace & la gaieté,

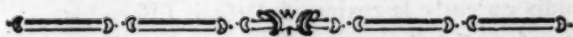
Enfans de ces Gaulois, imitons nos ancêtres ;
Enlevons, disputons ces dépouilles champêtres.
Voyez dans ces jardins, fiers de se voir soumis
A la main qui porta le sceptre de Thémis,
Le sang des Lamoignons, l'éloquent Malefherbes
Enrichir notre sol de cent tiges superbes.
Là, des plants rassemblés des bouts de l'univers,
De la cime des monts, de la rive des mers,
Des portes du couchant, de celles de l'aurore,
Ceux que l'ardent midi, que le nord voit éclore,
Les enfans du soleil, les enfans des frimats,
Me font, en un lieu seul, parcourir cent climats.
Je voyage, entouré de leur foule choisie,
D'Amérique en Europe, & d'Afrique en Asie.
Tous parmi nos vieux plants charmés de se ranger,
Chérissent notre ciel, & l'heureux étranger,
Des bords qu'il a quittés reconnoissant l'ombrage,
Doute de son exil à leur touchante image,
Et d'un doux souvenir sent son cœur attendri.
Je t'en prends à témoin, jeune Potaveri.

Des champs d'O-Taïti, si cher à son enfance,
Où l'amour, sans pudeur n'est pas sans innocence,
Ce sauvage ingénu dans nos murs transporté,
Regrettoit en son cœur sa douce liberté,
Et son île riante, & ses plaisirs faciles.
Ebloui, mais lassé de l'éclat de nos villes,

Souvent il s'écrioit : "Rendez-moi mes forêts."
Un jour dans ces jardins où Louis à grands frais
De vingt climats divers en un seul lieu rassemble
Ces peuples végétaux surpris de croître ensemble,
Qui, changeant à la fois de saison & de lieu,
Viennent tous à l'envi rendre hommage à Jussieu,
L'Indien parcouroit leurs Tribus réunies,
Quand tout-à-coup, parmi ces vertes colonies,
Un arbre qu'il connut dès ses plus jeunes ans
Frappe ses yeux. Soudain, avec des cris perçans
Il s'élance, il l'embrasse, il le baigne de larmes,
Le couvre de baisers. Mille objets pleins de charmes,
Ces beaux champs, ce beau ciel qui le virent heureux,
Le fleuve qu'il fendoit de ses bras vigoureux,
La forêt dont ses traits perçoient l'hôte sauvage,
Ces bananiers chargés & de fruits & d'ombrage
Et le toit paternel, & les bois d'alentour,
Ces bois qui répondoient à ses doux chants d'amour,
Il croit les voir encor, & son ame attendrie,
Du moins pour un instant, retrouva sa patrie.

FIN DU SECOND CHANT.

LES JARDINS.



TROISIEME CHANT.

JE chantois les jardins, les vergers & les bois,
Quand le cri de Bellone a retenti trois fois.
A ces cris, arrachés des foyers de leurs pères,
Nos guerriers ont volé sur des mers étrangères,
Et Mars a de Vénus déserté les bosquets.
Dieux des Champs. Dieux amis de l'innocente paix,
Ne craignez rien. Louis, au lieu de vous détruire,
Veut sur des bords lointains étendre votre empire ;
Il veut qu'un peuple ami, trop long temps opprimé,
Recueille en paix le grain que ses mains ont semé.
Et vous, jeunes guerriers qu'admire un autre monde,
Je ne puis vers Yorck, sur les gouffres de l'onde
Suivre votre valeur ; mais pour votre retour
Ma muse des jardins embellit le séjour.
Déjà j'ordonne aux fleurs de croître sur vos têtes ;
Pour vous de myrtes verts des couronnes sont prêtes.

Je

Je prépare pour vous le murmure des eaux,
Les tapis des gazons, les abris des berceaux,
Où mollement assis, oubliant les alarmes,
Tranquilles vous direz la gloire de nos armes,
Tandis qu'entre la crainte & l'espoir suspendus,
Vos enfans frémissent d'un danger qui n'est plus.

Achevons cependant d'orner ces frais asyles.
Jadis dans nos jardins les sables infertiles,
Tristes, secs, & du jour réfléchissant les feux,
Importunoient les pieds & fatiguoient les yeux.
Tout étoit nu, brûlant ; mais enfin l'Angleterre
Nous apprit l'art d'orner & d'habiller la terre.
Soignez donc ces gazons déployés sur son sein.
Sans cesse l'arrosoir ou la faux à la main,
Désaltérez leur soif, tondez leur chevelure.
Que le roulant cylindre en foule la verdure.
Que toujours bien choisis, bien unis, bien serrés,
De l'herbe usurpatrice avec soin délivrés,
Du plus tendre duvet ils gardent la finesse ;
Et quelque fois enfin réparez leur vieillesse.
Réservez toutefois aux lieux moins éloignés
Ce luxe de verdure & ces gazons soignés.
Du reste composez une riche pâture,
Et que vos seuls troupeaux en fassent la culture.
Ainsi vous formerez des nourrissons nombreux,
Des engrais pour vos champs, des tableaux pour vos yeux,

Ne rougissez donc point, quoique l'orgueil en gronde,
D'ouvrir vos parcs au bœuf, à la vache féconde,
Qui ne dégrade plus ni v^{os} parcs, ni mes vers.

C'est peu de déployer ces vastes tapis verts ;
Il en faut avec goût savoir choisir les formes.
Craignez pour eux l'ennui des cadres uniformes.
En d'insipides ronds, ou d'ennuyeux quarrés,
Je ne veux point les voir tristement resserrés.
Un air de liberté fait leur première grace.
Que tantôt dans les bois, dont l'ombre les embrasse,
D'un air mystérieux ils aillent se cacher,
Et que tantôt les bois les reviennent chercher.
Telle est d'un beau gazon la forme simple & pure.

Voulez-vous mieux l'orner ? Imitiez la nature.
Elle émaille les près des plus riches couleurs.
Hâtez-vous ; vos jardins vous demandent des fleurs.
Fleurs charmantes ! par vous la nature est plus belle ;
Dans ses brillans tableaux l'art vous prend pour modèle ;
Simples tributs du cœur, vos dons sont chaque jour
Offerts par l'amitié, hasardés par l'amour.
D'embellir la beauté vous obtenez la gloire ;
Le laurier vous permet de parer la victoire ;
Plus d'un hameau vous donne en prix à la pudeur.
L'autel même où de Dieu repose la grandeur,
Se parfume au printemps de vos douces offrandes,
Et la religion sourit à vos guirlandes.

Mais c'est dans nos jardins qu'est votre heureux séjour.
Filles de la rosée & de l'astre du jour,
Venez donc de nos champs décorer le théâtre.

N'attendez pas pourtant qu'amateur idolâtre,
Au lieu de vous jeter par touffes, par bouquets,
J'aïlle de lits en lits, de parquets en parquets,
De chaque fleur nouvelle attendre la naissance,
Observer ses couleurs, épier leur nuance.
Je sais que dans Harlem plus d'un triste amateur
Au fond de ses jardins s'enferme avec sa fleur,
Pour voir sa renoncule avant l'aube s'éveiller,
D'une anémone unique adore la merveille,
Où, d'un rival heureux enviant le secret,
Achette au poids de l'or les taches d'un œillet.
Laissez-lui sa manie & son amour bizarre ;
Qu'il possède en jaloux & jouisse en avare.

Sans obéir aux loix d'un art capricieux,
Fleurs, parure des champs & délices des yeux,
De vos riches couleurs venez peindre la terre.
Venez : mais n'allez pas dans les buis d'un parterre
Renfermer vos appas tristement relegués.
Que vos heureux trésors soient par-tout prodigués.
Tantôt de ces tapis émaillez la verdure ;
Tantôt de ces sentiers égayez la bordure ;
Formez-vous en bouquets ; entourez ces berceaux ;
En Méandres brillans courez au bord des eaux

Ou tapissez ces murs, ou dans cette corbeille
 Du choix de vos parfums embarrassez l'abeille.
 Que Rapin, vous suivant dans toutes les saisons,
 Décrive tous vos traits, rappelle tous vos noms;
 A de si longs détails le dieu du goût s'oppose.
 Mais qui peut refuser un hommage à la rose,
 La rose, dont Vénus compose ses bosquets,
 Le printemps sa guirlande, & l'Amour ses bouquets,
 Qu'Anacréon chanta, qui formoit avec grace
 Dans les jours de festin la couronne d'Horace,
 La rose qui déjà rit trop à mes pinceaux,
 Destinés à tracer de plus mâles tableaux ?

O vous, dont je foulois les pelouses fleuries,
 Adieu, charmans bosquets; adieu, vertes prairies.
 Ces masses de rochers confusément épars
 Sur leur informe aspect appellent mes regards.

De nos jardins voués à la monotonie.
 Leur sublime âpreté jadis étoit bannie.
 Depuis qu'enfin le peintre y prescrivant des loix,
 Sur l'arpenteur timide a repris tous ses droits,
 Nos jardins plus hardis de ces effets s'emparent.
 Mais de quelque beauté que ces masses les parent,
 Si le sol n'offre point ces blocs majestueux,
 De la nature en vain rival présomptueux
 L'art en voudroit tenter une infidelle image.
 Du haut des vrais rochers, sa demeure sauvage,

La nature se rit de ces rocs contrefaits,
D'un travail impuissant avorton^s imparfaits.

Loin de ces froids effais qu'un vain effort étale,
Aux champs de Midleton, aux monts de Dovedale,
Whateli, je te suis ; viens, j'y monte avec toi.
Que je m'y sens saisi d'un agréable effroi !
Tous ces rocs variant leurs gigantesques cimes ;
Vers le ciel élancés, roulés dans des abîmes,
L'un par l'autre appuyés, l'un sur l'autre étendus,
Quelquefois dans les airs hardiment suspendus,
Les uns taillés en tours, en arcades rustiques,
Quelques-uns à travers leurs noirâtres portiques
Du ciel dans le lointain laissant percer l'azur,
Des sources, des ruisseaux le cours brillant & pur,
Tout rappelle à l'esprit ces magiques retraites,
Ces romanesques lieux qu'ont chantés les poètes.
Heureux si ces grands traits embellissent vos champs !
Mais dans votre tableau leurs tons seroient tranchans.
C'est là, c'est pour dompter leur inculte énergie,
Qu'il faut d'un enchanteur le charme & la magie.
Cet enchanteur, c'est l'art ; ces charmes, sont les bois.
Il parle ; les rochers s'ombragent à sa voix,
Et semblent s'applaudir de leur pompe étrangère.
Quand vous ornez ainsi leur sécheresse austère,
Variez bien vos plants. Offrez au spectateurs
Des contrastes de tons, de formes, de couleurs.

Que

Que les plus beaux rochers sortent par intervalles.
N'interromprez-vous point ces masses trop égales ?
Cachez ou découvrez, variez à la fois
Les bois par les rochers, les rochers par les bois.

N'avez-vous pas encor, pour former leur parure,
Des arbutus rampans l'errante chevelure ?

J'aime à voir ces rameaux, ces souples rejettons,
Sur leurs arides flancs serpenter en festons.

J'aime à voir leur front chauve & leur tête sauvage
Se coiffer de verdure, & s'entourer d'ombrage.

C'est peu. Parmi ces rocs un vallon précieux,
Un terrain moins ingrat vient-il rire à vos yeux ?

Saisissez ce bienfait ; déployez à la vue
D'un sol favorisé la richesse imprévue.

C'est un contraste heureux ; c'est la stérilité
Qui cède un coin de terre à la fertilité.

Ainsi vous subjuguez leur âpre caractère.

Non qu'il faille toujours les orner pour vous plaire ?

Votre art, qui doit toujours en adoucir l'horreur,
Leur permet quelquefois d'inspirer la terreur.

Lui-même il les seconde. Au bord d'un précipice
D'une simple cabane il pose l'édifice :

Le précipice encore en paroît agrandi.

Tantôt d'un roc à l'autre il jette un pont hardi.

A leur terrible aspect je tremble, & de leur cime

L'imagination me suspend sur l'abîme.

Je songe à tous ces bruits du peuple répétés,
De voyageurs perdus, d'amans précipités ;
Vieux récits, qui charmant la foule émerveillée,
Des crédules hameaux abrègent la veillée,
Et que l'effroi du lieu persuade un moment.
Mais de ces grands effets n'usez que sobrement.
Notre cœur dans les champs à ces rudes secousses
Préfère un calme heureux, des émotions douces.
Moi-même, je le sens, de la cime des monts
J'ai besoin de descendre en mes rians vallons.
Je les ornai de fleurs, les couvris de bocages ;
Il est temps que des eaux roulent sous leurs ombrages.
Eh bien ! si vos sommets jadis tout dépouillés
Sont, grace à mes leçons, richement habillés,
O rochers ! ouvrez-moi vos sources souterraines :
Et vous, fleuves, ruisseaux, beaux lacs, claires fontaines,
Venez, portez par-tout la vie & la fraîcheur.
Ah ! qui peut remplacer votre aspect enchanteur ?
De près il nous amuse, & de loin nous invite ;
C'est le premier qu'on cherche, & le dernier qu'on quitte.
Vous fécondez les champs ; vous répétez les cieux ;
Vous enchantez l'oreille & vous charmez les yeux.
Venez : puissent mes vers, en suivant votre course,
Couler plus abondans encor que votre source,
Plus légers que les vents qui courbent vos roseaux,
Doux comme votre bruit, & purs comme vos eaux !

Et

Et vous qui dirigez ces ondes bienfaitrices,
Respectez leurs penchans & même leurs caprices.
Dans la facilité de ses libres détours,
Voyez l'eau de ces bords embrasser les contours.
De quel droit osez-vous, captivant sa souplesse,
De ses plis sinueux contraindre la mollesse ?
Que lui fait tout le marbre où vous l'emprisonnez ?
Voyez vous, les cheveux aux vents abandonnés,
Sans contrainte, sans art, sans parure étrangère,
Marcher, courir, bondir la folâtre bergère ?
Sa grâce est dans l'aisance & dans la liberté.
Mais au fond d'un ferrail contemplez la beauté :
En vain elle éblouit, vainement elle étale
De ses atours captifs la pompe orientale ;
Je ne fais quoi de triste, empreint dans tous ses traits,
Décèle la contrainte & flétrit ses attraits.

Que l'eau conserve donc la liberté qu'elle aime,
Ou changez en beauté son esclavage même.
Ainsi malgré Morel, dont l'éloquente voix
De la simple nature a su plaider les droits,
J'aime ces jeux où l'onde en des canaux pressée
Part, s'échappe & jaillit avec force élancée.
A l'aspect de ces flots qu'un art audacieux
Fait sortir de la terre & lance jusqu'aux cieux,
L'homme se dit : " C'est moi qui créai ces prodiges."
L'homme admire son art dans ces brillans prestiges ;

Qu'ils

Qu'ils soient donc déployés chez les grands, chez les rois,
Mais, je le dis encor ; loin le luxe bourgeois
Dont le jet d'eau honteux, n'osant quitter la terre,
S'élève à peine, & meurt à deux pieds du parterre.

C'est peu : tout doit répondre à ce riche ornement ;
Que tout prenne à l'entour un air d'enchantement,
Persuadez aux yeux que d'un coup de baguette
Une Fée, en passant, s'est fait cette retraite.
Tel j'ai vu de Saint-Cloud le bocage enchanteur ;
L'œil de son jet hardi mesure la hauteur ;
Aux eaux qui sur les eaux retombent & bondissent,
Les bassins, les bosquets, les grottes applaudissent,
Le gazon est plus verd, l'air plus frais, des oiseaux
Le chant s'anime au bruit de la chute des eaux,
Et les bois inclinant leurs têtes arrosées,
Semblent s'épanouir à ces douces rosées.
Plus simple, plus champêtre, & non moins belle aux yeux,
La cascade ornera de plus sauvages lieux.
De près est admirée, & de loin entendue
Cette eau toujours tombante & toujours suspendue.
Variée, imposante, elle anime à la fois
Les rochers, & la terre, & les eaux, & les bois.
Employez donc cet art ; mais loin l'architecture
De ces tristes gradins, où tombant en mesure,
D'un mouvement égal, les flots précipités
Jusques dans leur fureur marchent à pas comptés.

La variété seule a le droit de vous plaire.

La cascade d'ailleurs a plus d'un caractère.

Il faut choisir. Tantôt d'un cours tumultueux

L'eau se précipitant dans son lit tortueux

Court, tombe & rejaillit, retombe, écume & gronde.

Tantôt avec lenteur développant son onde,

Sans colère, sans bruit un ruisseau doux & pur

S'épanche, se déploie en un voile d'azur.

L'œil aime à contempler ces frais amphithéâtres,

Et l'or des feux du jour sur les nappes bleuâtres,

Et le noir des rochers, & le verd des roseaux,

Et l'éclat argenté de l'écume des eaux.

Consultez donc l'effet que votre art veut produire,

Et ces flots, toujours prompts à se laisser conduire,

Vont vous offrir, plus lents ou plus impétueux,

Des tableaux gais ou fiers, grands ou voluptueux.

Tableaux toujours puissans ! Eh ! qui n'a pas de l'onde
Éprouvé sur son cœur l'impression profonde ?

Toujours, soit qu'un courant vif & précipité

Sur des cailloux bondisse avec agilité,

Soit que sur le limon une rivière lente

Déroule en paix les plis de son onde indolente ;

Soit qu'à travers des rocs un torrent en courroux

Se brise avec fracas ; triste ou gai, vif ou doux

Leur cours excite, apaise, ou menace, ou caresse.

De Vénus, nous dit-on, l'écharpe enchanteresse

Ren-

Renfermoit les amours, & les tendres desirs,
Et la joie, & l'espoir, précurseur des plaisirs.
Les eaux sont ta ceinture, ô divine Cybèle!
Non moins impérieuse, elle renferme en elle
La gaieté, la tristesse, & le trouble & l'effroi.
Eh! qui l'a mieux connu, l'a mieux senti que moi?
Souvent, je m'en souviens, lorsque les chagrins sombres
Que de la nuit encore avoient noircis les ombres,
Accabloient ma pensée & flétrissoient mes sens,
Si d'un ruisseau voisin j'entendois les accens,
J'allois, je visitois ses consolantes ondes.
Le murmure, le frais de ses eaux vagabondes
Suspendoient mes chagrins, endormoient ma douleur,
Et la sérénité renaissoit dans mon cœur.
Tant du doux bruit des eaux l'influence est puissante!

Pour prix de ce bienfait. toi, dont le cours m'enchanté,
Ruisseau, permets que l'art, sans trop t'enorgueillir,
T'embellisse à nos yeux, si l'art peut t'embellir,

Un ruisseau fiéroid mal dans une vaste plaine;
Son lit n'y traceroit qu'une ligne incertaine.
Modestes, au grand jour se montrant à regret,
Ses flots veulent baigner un bocage secret.
Son cours orne les bois. Les bois sont ses délices.
Là, je puis à loisir suivre tous ses caprices,
Son embarras charmant, sa pente, ses replis,
Le courroux de ses flots par l'obstacle embellis.

Tantôt

Tantôt dans un lit creux, qu'un noir taillis ombrage,
Cachant son onde agreste & sa course sauvage,
Tantôt à plein canal présentant son miroir,
Je le vois sans l'entendre, ou l'entends sans le voir.
Là, ses flots amoureux vont embrasser des îles.
Plus loin, il se sépare en deux ruisseaux agiles,
Qui, se suivant l'un l'autre avec rapidité,
Disputent de vitesse & de limpidité ;
Puis rejoignant tous deux le lit qui les rassemble,
Murmurent enchantés de voyager ensemble.
Ainsi, toujours errant de détour en détour,
Muet, bruyant, paisible, inquiet tour-à-tour,
Sous mille aspects divers son cours se renouvelle.

Mais vers ses bords rians la rivière m'appelle.
Dans un champ plus ouvert, noble & pompeux tableau,
Son onde moins modeste en larges nappes d'eau
Roule, des feux du jour au loin étincelante.
Elle laisse au ruisseau sa gaieté pétulante,
Et son inquiétude & ses plis tortueux.
Son lit, en longs courans, des vallons sinueux
Suivra les doux contours & la molle courbure.

Si le ruisseau des bois emprunte sa parure,
La rivière aime aussi que des arbres divers,
Les pâles peupliers, les saules demi-verds,
Ornent souvent son cours. Quelle source féconde
De scènes, d'accidens ! Là, j'aime à voir dans l'onde

Se renverser leur cime, & leurs feuillages verts
Trembler du mouvement & des eaux & des airs.
Ici, le flot bruni fuit sous leur voûte obscure.
Là, le jour par filets pénètre leur verdure.
Tantôt dans le courant ils trempent leurs rameaux,
Et tantôt leur racine embarrasse les flots.
Souvent d'un bord à l'autre étendant leur feuillage,
Ils semblent s'élancer & changer de rivage.
Ainsi l'arbre & les eaux se prêtent leurs secours :
L'onde rajeunit l'arbre, & l'arbre orne son cours ;
Et tous deux, s'alliant sous des formes sans nombre,
Font un échange aimable & de fraîcheur & d'ombre.
Sachez donc les unir ; ou si, dans de beaux lieux,
La nature sans vous fit cet hymen heureux,
Respectez-la. Malheur à qui feroit mieux qu'elle !
Tel est, cher Watelet, mon cœur me le rappelle,
Tel est le simple asyle où, suspendant son cours,
Pure comme tes mœurs, libre comme tes jours,
En canaux ombragés la Seine se partage,
Et visite en secret la retraite d'un sage.
Ton art la seconda ; non cet art imposteur,
Des lieux qu'il croit orner hardi profanateur.
Digne de voir, d'aimer, de sentir la nature,
Tu traitas sa beauté comme une vierge pure
Qui rougit d'être nue, & craint les ornemens.
Je crois voir le faux-goût gâter ces lieux charmans.

Ce moulin, dont le bruit nourrit la rêverie,
N'est qu'un son importun, qu'une meule qui crie;
On l'écarte. Ces bords doucement contournés,
Par le fleuve lui-même en roulant façonnés,
S'alignent tristement. Au lieu de la verdure
Qui renferme le fleuve en sa molle ceinture,
L'eau dans des quais de pierre accuse sa prison;
Le marbre fastueux outrage le gazon,
Et des arbres tondus la famille captive
Sur ces saules vieilliss osé usurper la rive.
Barbares, arrêtez, & respectez ces lieux.
Et vous, fleuve charmant, vous, bois délicieux,
Si j'ai peint vos beautés, si dès mon premier âge
Je me plûs à chanter les prés, l'onde & l'ombrage,
Beaux lieux, offrez long-temps à votre possesseur
L'image de la paix qui règne dans son cœur.

Autant que la rivière en sa molle souplesse
D'un rivage anguleux redoute la rudesse,
Autant les bords aigus, les longs enfoncemens
Sont d'un lac étendu les plus beaux ornemens.
Que la terre tantôt s'avance au sein des ondes;
Tantôt qu'elle ouvre aux flots des retraites profondes;
Et qu'ainsi s'appellant d'un mutuel amour,
Et la terre & les eaux se cherchent tour-à-tour.
Ces aspects variés amusent votre vue.

L'œil aime dans un lac une vaste étendue.

Cependant offrez-lui quelques points de repos.
Si vous n'interrompez l'immeasité des flots,
Mais yeux sans intérêt glissent sur leur surface.
Ainsi, pour abrégér leur insipide espace,
Ou qu'un frais bâtiment, des chaleurs respecté,
Se présente de loin dans les flots répété,
Ou bien faites éclore une île de verdure.
Les îles sont des eaux la plus riche parure.
Ou relevez leurs bords, ou qu'en bouquets épars,
Des masses d'arbres verts arrêtent vos regards.
Par un contraire effet si vous voulez l'étendre,
Aux bords trop exhaussés ordonnez de descendre ;
Ou reculez vos bois, ou commandez que l'eau
Se perde en un bosquet, tourne au pied d'un coteau.
A travers ces rideaux où l'eau fuit & se plonge,
L'imagination la fuit & la prolonge.
Ainsi votre œil jouit de ce qu'il ne voit pas ;
Ainsi le goût savant prête à tout des appas,
Et des objets qu'il crée, & de ceux qu'il imite
Resserre, étend, découvre, ou cache la limite.

Or maintenant, que l'art dans ses jardins pompeux
Insulte à mes travaux, dans mes jardins heureux
Par-tout respire un air de liberté, de joie ;
La pelouse riante à son gré se déploie ;
Les bois indépendans relèvent leurs rameaux ;
Les fleurs bravent l'équerre, & l'arbre les ciseaux ;

L'onde

L'onde chérit ses bords, la terre sa parure;
Tout est beau, simple & grand: c'est l'art de la nature.

Cependant & ce fleuve & ces lacs sont déserts.

Venez; peuplons leur sein de citoyens divers.

Plaçons-y ces oiseaux, qui, d'une rame agile,

Navigateurs ailés, fendent l'onde docile.

Au milieu d'eux s'élève & nage avec fierté

Le cygne au cou superbe, au plumage argenté,

Le cygne, à qui l'erreur prêta des chants aimables,

Et qui n'a pas besoin du mensonge des fables.

Pour animer les eaux, l'art encor n'at-il pas

Le flottant appareil des voiles & des mâts?

Par la rame emportée, une barque légère

Laisse à peine, en fuyant, sa trace passagère:

Zéphyre de la voile enfle les plis mouvans,

Et chaque banderole est le jouet des vents.

Et si nos vieux romans, ou la fable, ou l'histoire,

D'un ruisseau, d'une source ont consacré la gloire:

De leur antique honneur ces flots enorgueillis,

Par d'heureux souvenirs sont assez embellis.

Quel cœur, sans être ému, trouveroit Aréthuse,

Alphée, ou le Lignon: toi sur-tout, toi, Vaucluse,

Vaucluse, heureux séjour, que sans enchantement

Ne peut voir nul poète, & sur-tout nul amant?

Dans ce cercle de monts, qui, recourbant leur chaîne,

Nourrissent de leurs eaux ta source souterraine

Sous la roche voûtée, antre mystérieux,
Où ta Nymphé, échappant aux regards curieux,
Dans un gouffre sans fond cache sa source obscure,
Combien j'aimois à voir ton eau, qui, toujours pure,
Tantôt dans son bassin renferme ses trésors,
Tantôt en bouillonnant s'élève, & de ses bords
Versant parmi des rocs ses vagues blanchissantes,
De cascade en cascade au loin rejaillissantes, [roux,
Tombe & roule à grand bruit ; puis, calmant son cour-
Sur un lit plus égal répand des flots plus doux,
Et sous un ciel d'azur par vingt canaux féconde
Le plus riant vallon qu'éclaire l'œil du monde !
Mais ces eaux, ce beau ciel, ce vallon enchanteur,
Moins que Pétrarque & Laure intéressoient mon cœur.
La voilà donc, disois-je, oui, voilà cette rive
Que Pétrarque charmoit de sa lyre plaintive !
Ici Pétrarque à Laure exprimant son amour,
Voyoit naître trop tard, mourir trop tôt le jour.
Retrouverai-je encor sur ses rocs solitaires
De leurs chiffres unis les tendres caractères ?
Une grotte écartée avoit frappé mes yeux.
Grotte sombre, dis moi si tu les vis heureux,
M'écriois-je ! Un vieux tronc bordoit il le rivage ?
Laure avoit reposé sous son antique ombrage.
Je redemandois Laure à l'écho du vallon,
Et l'écho n'avoit point oublié ce doux nom.

Par-tout mes yeux cherchoient, voyoient Pétrarque &
Laure.

Et par eux ces beaux lieux s'embellissoient encore.

FIN DU TROISIEME CHANT.

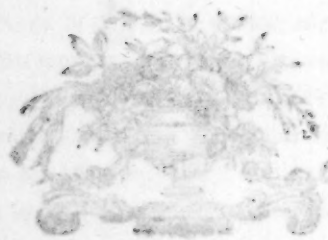


Par-tout ces gens cherchoient, voyant l'ennemi à

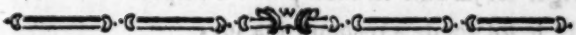
l'autre

Et par-tout ces gens cherchoient, voyant l'ennemi à

FIN DU TROISIEME CHANT.



LES JARDINS.



QUATRIEME CHANT.

NON, je ne puis quitter le spectacle des champs.
Eh ! qui dédaigneroit ce sujet de mes chants ?
Il inspiroit Virgile, il séduisoit Homère.
Homère, qui d'Achille a chanté la colère,
Qui nous peint la terreur attelant ses coursiers,
Le vol sifflant des dards, le choc des boucliers,
Le trident de Neptune ébranlant les murailles,
Se plaît à rappeler au milieu des batailles
Les bois, les près, les champs ; & de ces frais tableaux
Les riantes couleurs délassent ses pinceaux.
Et, lorsque pour Achille il prépare des armes,
S'il y grave d'abord les sièges, les alarmes,
Le vainqueur tout poudreux, le vaincu tout sanglant,
Sa main trace bientôt d'un hurin consolant
La vigne, les troupeaux, les bois, les pâturages.
Le héros se revêt de ces douces images,

Part,

Part, & porte à travers les affreux bataillons
L'innocente vendange, & les riches moissons.

Chantre divin, je laisse à tes muses altières
Le soin de diriger ces phalanges guerrières ;
Diriger les jardins est mon paisible emploi.
Déjà le sol docile a reconnu ma loi ;

Des gazons l'ont couvert, & de sa main vermeille
Flore sur leur tapis a versé sa corbeille.

Des bois ont couronné les rochers & les eaux.

Maintenant, pour jouir de ces brillans tableaux,
Dans ces champs découverts, sous ces obscures voûtes
D'agréables sentiers vont me frayer des routes.

Des scènes à ma voix naîtront de toutes parts ;

Pour les orner enfin j'y conduirai les arts,

Et le ciseau divin, la noble architecture

Vont de ces lieux charmans achever la parure.

Les sentiers, de nos pas guides ingénieux,
Doivent, en les montrant, nous embellir ces lieux.

Dans vos jardins naissans je défends qu'on les trace.

Dans vos plants achevés l'œil choisit mieux leur place.

Vers les plus beaux aspects sachez les diriger.

Voyez, lorsque vous-même aux yeux de l'étranger

Vous montrez vos travaux, votre art avec adresse

Va chercher ce qui plaît, évite ce qui blesse,

Lui découvre en passant des sites enchantés,

Lui réserve au retour de nouvelles beautés,

De surprise en surprise & l'amuse, & l'entraîne,
D'une scène qui fuit fait naître une autre scène,
Et toujours remplissant ou piquant son desir,
Souvent pour l'augmenter, diffère son plaisir.
Eh bien ! que vos sentiers vous imitent vous-même.

Dans leurs formes encor fuyez tout vain système,
Enfant du mauvais goût, par la mode adopté.
La mode règne aux champs, ainsi qu'à la cité.
Quand de leur symétrique & pompeuse ordonnance
Les Jardins d'Italie eurent charmés la France,
Tout de cet art brillant fut prompt à s'éblouir :
Pas un arbre au cordeau n'osa défobéir ;
Tout s'aligna. Par-tout, en deux rangs étalées,
S'allongèrent sans fin d'éternelles allées.
Autre temps, autre goût. Enfin le parc Anglois
D'une beauté plus libre avertit le François.
Dès lors on ne vit plus que lignes ondoyantes,
Que sentiers tortueux, que routes tournoyantes.
Lassé d'errer, envain le terme est devant moi ;
Il faut encor errer, serpenter malgré soi,
Et, maudissant vingt fois votre importune adresse,
Suivre sans cesse un but qui recule sans cesse.
Evitez ces excès, tout excès dure peu.
De ces sentiers divers chaque genre a son lieu,
L'un conduit aux aspects dont la grandeur frappante
De loin fixe mes yeux & nourrit mon attente.

L'autre

L'autre m'égarera dans ces réduits secrets
Qu'un art mystérieux semble voiler exprès.
Mais rendez naturel ce Dédale factice.
Qu'il ait l'air du besoin, & non pas du caprice.
Que divers accidens rencontrés dans son cours,
Les bois, les eaux, le sol commandent ces détours.
Dans leur forme j'exige une heureuse souplesse.
Des longs alignemens si je hais la tristesse,
Je hais bien plus encor le cours embarrassé
D'un sentier qui, pareil à ce serpent blessé,
En replis convulsifs sans cesse s'entrelace,
De détours redoublés m'inquiète, me lasso,
Et, sans variété, brusque & capricieux,
Tourmente & le terrain, & mès pas, & mes yeux !

Il est des plis heureux, des courbes naturelles
Dont les champs quelquefois vous offrent des modèles.
La route de ces chars, la trace des troupeaux
Qui d'un pas négligent regagnent les hameaux,
La bergère indolente, & qui dans les prairies
Semble suivre au hazard ses tendres rêveries,
Vous enseignent ces plis mollement onduleux.
Loin donc de vos sentiers les contours anguleux.
Sur-tout, quand vers le but un long détour vous mène,
Songez que le plaisir doit racheter la peine.

Des poètes fameux osez imiter l'art.
Si leur muse en marchant se permet quelque écart,

Ce detour me rit plus que le chemin lui-même.
C'est Nisus défendant Euryale qu'il aime,
C'est au tombeau d'Hector son Andromaque en pleurs.
Qu'ainsi votre art m'égare en de douces erreurs.
Des plus rians objets égayez le passage,
Et qu'au terme arrivés votre art nous dédommage
Par d'aimables aspects, de riches ornemens,
De ce vivant poème épisodes charmans.
Ici, vous m'offrirez des antres verds & sombres,
Qu'habitent la fraîcheur, le silence & les ombres.
L'imagination y devance les yeux.
Plus loin, c'est un beau lac qui réfléchit les cieux.
Tantôt, dans le lointain confuse & fugitive,
Se déploie une immense & noble perspective.
Quelquefois un bosquet riant, mais recueilli,
Par la nature & vous richement embelli,
Plein d'ombres & de fleurs, & d'un luxe champêtre,
Semble dire : " Arrêtez ; où pouvez-vous mieux être ?"
Soudain la scène change : au lieu de la gaieté,
C'est la mélancolie & la tranquillité ;
C'est le calme imposant des lieux où sont nourries
La méditation, les longues rêveries.
Là, l'homme avec son cœur revient s'entretenir,
Médite le présent, plonge dans l'avenir,
Songe aux biens, songe aux maux épars dans sa carrière ;
Quelquefois, rejetant ses regards en arrière,

Se plaît à distinguer dans le cercle des jours
Ce peu d'instans, hélas ! & si chers & si courts,
Ces fleurs dans un désert, ces temps où le ramène
Le regret du bonheur, & même de la peine.

Craignez donc d'imiter ces froids décorateurs
Qui ne veulent jamais que des objets flatteurs.
Jamais rien de hardi dans leurs froids paysages :
Par-tout de frais berceaux & d'élégans bocages,
Toujours des fleurs, toujours des festons ; c'est toujours
Ou le temple de Flore, ou celui des Amours.
Leur gaieté monotone à la fin m'importune.
Mais vous, osez sortir de la route commune.
Inventez, hazardez des contrastes heureux ;
Des effets opposés peuvent s'aider entre-eux.
Imitez Le Pouffin. Aux fêtes bocagères
Il nous peint des bergers & de jeunes bergères,
Les bras entrelacés dansant sous des ormeaux,
Et près d'eux une tombe où sont écrits ces mots :
Et moi, je fus aussi pasteur dans l'Arcadie.
Ce tableau des plaisirs, du néant de la vie,
Semble dire : " Mortels, hâtez-vous de jouir ;
" Jeux, danses & bergers, tout va s'évanouir."
Et dans l'ame attendrie, à la vive allégresse
Succède par degrés une douce tristesse.
Imitez ces effets. Dans de rians tableaux
Ne craignez point d'offrir des urnes, des tombeaux,
D'offrir

D'offrir de vos douleurs le monument fidèle.
Eh ! qui n'a pas pleuré quelque perte cruelle ?
Loin d'un monde léger venez donc à vos pleurs,
Venez associer les bois, les eaux, les fleurs.
Tout devient un ami pour les ames sensibles ;
Déjà, pour l'embrasser de leurs ombres paisibles,
Se penchent sur la tombe, objets de vos regrets,
L'if, le sombre sapin ; & toi, triste cyprès,
Fidèle ami des morts, protecteur de leur cendre
Ta tige chère au cœur mélancolique & tendre,
Laisse la joie au myrte & la gloire au laurier ;
Tu n'es point l'arbre heureux de l'amant, du guerrier,
Je le fais ; mais ton deuil compâtit à nos peines.

Dans tous ces monumens point de recherches vaines.
Pouvez-vous allier dans ces objets touchans
L'art avec la douleur, le luxe avec les champs ?
Sur-tout ne feignez rien. Loin ce cercueil factice,
Ces urnes sans douleur, que plaça le caprice.
Loin ces vains monumens d'un chien ou d'un oiseau :
C'est profaner le deuil, insulter au tombeau.

Ah ! si d'aucun ami vous n'honorez la cendre,
Voyez sous ces vieux ifs la tombe où vont se rendre
Ceux qui, courbés pour vous sur des sillons ingrats
Au sein de la misère espèrent le trépas.
Rougiriez-vous d'orner leurs humbles sépultures ;
Vous n'y pouvez graver d'illustres aventures,

Sans doute. Depuis l'aube, où le coq matinal
Des rustiques travaux leur donne le signal,
Jusques à la veillée, où leur jeune famille
Environne avec eux le farment qui pétille,
Dans les mêmes travaux roulent en paix leurs jours.
Des guerres, des traités n'en marquent point le cours.
Naître, souffrir, mourir, c'est toute leur histoire. [moire.
Mais leur cœur n'est point sourd au bruit de leur mé-
Quel homme vers la vie, au moment du départ,
Ne se tourne, & ne jette un triste & long regard,
A l'espoir d'un regret ne sent pas quelque charme,
Et des yeux d'un ami n'attend pas une larme ?
Pour consoler leur vie honorez donc leur mort.
Celui qui de son rang faisoit rougir le sort,
Sert son Dieu, son Roi, son pays, sa famille,
Qui grava la pudeur sur le front de sa fille,
D'une pierre moins brute honorez son tombeau ;
Tracez-y ses vertus & les pleurs du hameau,
Qu'on y lise : *Ci gît le bon fils, le bon père, —*
Le bon époux. Souvent un charme involontaire
Vers ces enclos sacrés appellera vos yeux.
Et toi qui vins chanter sous ces arbres pieux,
Avant de les quitter, Muse, que ta guirlande
Demeure à leurs rameaux suspendue en offrande.
Que d'autres dans leurs vers célèbrent la beauté ;
Que leur Muse, toujours ivre de volupté,

Ne se montre jamais qu'un myrte sur la tête,
Qu'avec ses chants de joie & ses habits de fête ;
Toi, tu dis au tombeau des chants consolateurs,
Et ta main la première y jetta quelques fleurs.

Revenons, il est temps, sous de plus gais ombrages.
L'architecture encore au fond de ces bocages
M'attend, pour les orner d'édifices charmans.
Ce ne sont plus du deuil les tristes monumens ;
Ce sont d'heureux réduits, qui parmi la verdure
Offrent sous mille aspects leur riante parure.
Mais j'en permets l'usage, & j'en proscriis l'abus.

Bannissez des jardins tout cet amas confus
D'édifices divers, prodigués par la mode,
Obélisque, rotonde, & kiosk, & pagode,
Ces bâtimens Romains, Grecs, Arabes, Chinois,
Chaos d'architecture, & sans but, & sans choix,
Dont la profusion stérilement féconde
Enferme en un jardin les quatre parts du monde.
N'y cherchez pas non plus un oisif ornement,
Et sous l'utilité déguisez l'agrément.
La Ferme, le trésor, le plaisir de son maître,
Réclamera d'abord sa parure champêtre.
Que l'orgueilleux Château ne la dédaigne pas ;
Il lui doit sa richesse ; & ses simples appas
L'emportent sur son luxe, autant que l'art d'Armide
Cède au souris naïf d'une vierge timide.

La ferme ! A ce seul nom les moissons, les vergers,
Le règne pastoral, les doux soins des bergers,
Ces biens de l'âge d'or, dont l'image chérie
Plut tant à mon enfance, âge d'or de la vie,
Réveillent dans mon cœur mille regrets touchans.
Venez ; de vos oiseaux j'entends déjà les chants ;
J'entends rouler les chars qui traînent l'abondance,
Et le bruit des fléaux qui tombent en cadence.

Ornez donc ce séjour. Mais, absurde à grands frais,
N'allez pas ériger une ferme en palais.
Élégante à la fois & simple dans son style,
La ferme est aux jardins ce qu'aux vers est l'idyle.
Ah ! par les dieux des champs, que le luxe effronté
De ce modeste lieu soit toujours rejeté.
N'allez pas déguiser vos pressoirs & vos granges.
Je veux voir l'appareil des moissons, des vendanges.
Que le crible, le van où le froment doré
Bondit avec la paille & retombe épuré,
La herse, les traîneaux, tout l'attirail champêtre
Sans honte à mes regards osent ici paroître.
Sur-tout, des animaux que le tableau mouvant
Au dedans, au dehors lui donne un air vivant.
Ce n'est plus du château la parure stérile,
La grace inanimée & la pompe immobile :
Tout vit, tout est peuplé dans ces murs, sous ces toits.
Que d'oiseaux différens & d'instinct & de voix,

Habi-

Habitans sous l'ardoise, ou la tuile, ou le chaume,
Famille, nation, république, royaume,
M'occupent de leurs mœurs, m'amusent de leurs jeux !
A leur tête est le coq, père, amant, chef heureux,
Qui, roi sans tyrannie, & sultan sans molesse,
A son ferrail ailé prodiguant sa tendresse,
Aux droits de la valeur joint ceux de la beauté,
Commande avec douceur, caresse avec fierté,
Et fait pour les plaisirs, & l'empire, & la gloire,
Aime, combat, triomphe, & chante sa victoire.
Vous aimerez à voir leurs jeux & leurs combats,
Leurs haines, leurs amours, & jusqu'à leur repas.
La corbeille à la main, la sage ménagère
A-peine a reparu ; la nation légère
Du sommet de ses tours, du penchant de ses toits
En tourbillons bruyans descend toute à la fois :
La foule avide en cercle autour d'elle se presse,
D'autres, toujours chassés & revenant sans cesse,
Assiègent la corbeille, & jusques dans la main,
Parasites hardis, viennent ravir le grain.

Soignez donc, protégez ce peuple domestique.
Que leur logis soit sain, & non pas magnifique.
Que lui font des réduits richement décorés,
Le marbre des bassins, les grillages dorés ?
Un seul grain de millet leur plairoit davantage.
La fontaine l'a dit. O véritable sage !

La fontaine, c'est toi qu'il faudroit en ces lieux ;
Chantre heureux de l'instinct, ils t'inspireroient mieux.
Le paon, fier d'étaler l'iris qui le décore,
Du dindon rengorgé l'orgueil plus sot encore,
Pourroient à nos dépens égayer ton pinceau.
Là, de tes deux pigeons tu verrois le tableau,
Et deux coqs amoureux à la discorde en proie,
Te feroient dire encore : " Amour, tu perdis Troie"
Ainsi nous plaît la ferme & son air animé.

Dans cet autre réduit, quel peuple renfermé
De ses cris inconnus a frappé mes oreilles ?
Là, sont des animaux, étrangères merveilles.
Là, dans un doux exil vivent emprisonnés
Quadrupèdes, oiseaux, l'un de l'autre étonnés.
N'allez point rechercher les espèces bizarres.
Préférez les plus beaux, & non pas les plus rares.
Offrez-nous ces oiseaux qui, nés sous d'autres cieux
Favoris du soleil, brillent de tous ses feux,
L'or pourpré du faisan, l'émail de la pintade.
Logez plus richement ces oiseaux de parade ;
Eux-mêmes sont un luxe, & puisque leur beauté
Rachette à vos regards leur inutilité,
De ces captifs brillans que les prisons soient belles.
Sur-tout, ne m'offrez point ces animaux rebelles,
De qui l'orgueil s'indigne, & languit dans nos fers.
Eh ! quel œil sans regret peut voir le roi des airs,

L'aigle,

L'aigle, qui se jouoit au milieu de l'orage,
Oublier aujourd'hui dans une indigne cage
La fierté de son vol, & l'éclair de ses yeux ?
Rendez-lui le soleil & la voûte des cieux :
Un être dégradé ne peut jamais nous plaire.

Tandis que déployant leur parure étrangère,
Ces hôtes différens semblent briguer mon choix,
Mon odorat charmé m'appelle sous ces toits
Où, de même exilés & ravis à leur terre,
D'étrangers végétaux habitent sous le verre.
Entourez d'un air doux ces frères nourrissons.
Mais vainqueur des climats, respectez les saisons ;
Ne forcez point d'éclore, au sein de la froidure,
Des biens qu'à d'autres temps destinoit la nature.
Laissez aux lieux flétris par des hivers constans
Ces fruits d'un faux été, ces fleurs d'un faux printemps ;
Et lorsque le soleil va mûrir vos richesses,
Sans forcer ses présens, attendez ses largesses.
Mais j'aime à voir ces toits, ces abris transparens
Recéler des climats les tributs différens,
Cet asyle enhardir le jasmin d'Ibérie,
La pervanche frileuse oublier sa patrie,
Et le jaune ananas par ces chaleurs trompé
Vous livrer de son fruit le trésor usurpé.
Motivez donc toujours vos divers édifices,
Des animaux, des fleurs agréables hospices.

Combien

Combien d'autres encore, adoptés par les lieux,
Approuvés par le goût, peuvent charmer nos yeux ?
Sous ces saules que baigne une onde salutaire,
Je placerois du bain l'asyle solitaire.

Plus loin, une cabane où règne la fraîcheur
Offriroit les filets & la ligne au pêcheur.

Vous voyez de ce bois la douce solitude ;

J'y consacre un asyle aux Muses, à l'étude.

Dans ce majestueux & long enfoncement

J'ordonne un obélisque, auguste monument.

Il s'élève, & j'écris sur la pierre attendrie :

A nos braves Marins, mourans pour la Patrie.

Ainsi vos bâtimens, vos asyles divers

Ne seront point oisifs, ne seront point déserts.

Au site assortissez leur figure, leur masse.

Que chacun avec goût établi dans sa place,

Jamais trop resserré, jamais trop étendu,

N'éclipse point la scène, & n'y soit point perdu.

Sachez ce qui convient ou nuit au caractère.

Un réduit écarté dans un lieu solitaire

Peint mieux la solitude encore & l'abandon.

Montrez-vous donc fidèle à chaque expression.

N'allez pas au grand jour offrir un hermitage.

Ne cachez point un temple au fond d'un bois sauvage ;

Un temple veut paroître au penchant d'un côteau.

Son site aérien répand dans le tableau

L'éclat,

L'éclat, la majesté, le mouvement, la vie.

Je crois voir un aspect de la belle Ausonie.

Telle est des bâtimens la grace & la beauté.

Mais de ces monumens la brillante gaieté,

Et leur luxe moderne, & leur fraîche jeunesse,

Des antiques débris valent-ils la vieillesse ?

L'aspect défordonné de ces grands corps épars,

Leur forme pittoresque attache les regards.

Par eux le cours des ans est marqué sur la terre.

Détruits par les volcans, ou l'orage ou la guerre,

Ils instruisent toujours, consolent quelquefois.

Ces masses qui du temps sentent aussi le poids,

Enseignent à céder à ce commun ravage,

A pardonner au sort. Telle jadis Carthage

Vit sur ses murs détruits Marius malheureux,

Et ces deux grands débris se consoloient entr'eux.

Liez donc à vos plants ces vénérables restes.

Et toi, qui m'égarant dans ces sites agrestes ;

Bien loin des lieux frayés, des vulgaires chemins,

Par des sentiers nouveaux guides l'art des jardins,

O sœur de la Peinture, aimable Poésie,

A ces vieux monumens viens redonner la vie :

Viens présenter au goût ces riches accidens,

Que de ses lentes mains a dessinés le temps.

Tantôt, c'est une antique & modeste chapelle,

Saint asyle, où jadis dans la saison nouvelle,

Vierges,

Vierges, femmes, enfans, sur un rustique autel
Venoient pour les moissons implorer l'Éternel.
Un long respect consacre encore ces ruines.

Tantôt, c'est un vieux Fort, qui du haut des collines
Tyran de la contrée, effroi de ses vassaux,
Portoit jusques au ciel l'orgueil de ces creneaux ;
Qui, dans ces temps affreux de discorde & d'alarmes,
Vit les grands coups de lance & les nobles faits d'armes
De nos preux Chevaliers, des Baiards, des Henris ;
Aujourd'hui la moisson flotte sur ses débris.
Ces débris, cette mâle & triste architecture,
Qu'environne une fraîche & riante verdure,
Ces angles, ces glacis, ces vieux restes de tours,
Où l'oiseau couve en paix le fruit de ses amours,
Et ces troupeaux peuplant ces enceintes guerrières,
Et l'enfant qui se joue où combattoient ses pères,
Saisissez ce contraste, & deployez aux yeux
Ce tableau doux & fier, champêtre & belliqueux.

Plus loin, une abbaye antique, abandonnée,
Tout-à-coup s'offre aux yeux de bois environnée.
Quel silence ! C'est là qu'amante du désert
La méditation avec plaisir se perd
Sous ces portiques saints, où des vierges austères,
Jadis, comme ces feux, ces lampes solitaires
Dont les mornes clartés veillent dans le saint lieu,
Pâles, veilloient, brûloient, se consumoient pour Dieu.

Le saint recueillement, l' paisible innocence
Semble encor de ces lieux habiter le silence.
La mousse de ces murs, ce dôme, cette tour,
Les arcs de ce long cloître impénétrable au jour,
Les degrés de l'autel usés par la prière,
Ces noirs vitraux, ce sombre & profond sanctuaire
Où peut-être des cœurs en secret malheureux
A l'inflexible autel se plaignoient de leurs nœuds,
Et pour des souvenirs encor trop pleins de charmes,
A la religion déroboient quelques larmes ;
Tout parle, tout émeut dans ce séjour sacré.
Là, dans la solitude en rêvant égaré,
Quelquefois vous croirez, au déclin d'un jour sombre,
D'une Héloïse en pleurs entendre gémir l'ombre.

Mettez donc à profit ces restes révéérés,
Augustes ou touchans, profanes ou sacrés :
Mais loin ces monumens dont la ruine feinte
Imite mal du temps l'inimitable empreinte,
Tous ces temples anciens récemment contrefaits,
Ces restes d'un château qui n'exista jamais,
Ces vieux ponts nés d'hier, & cette tour gothique,
Ayant l'air délabré, sans avoir l'air antique,
Artifice à la fois impuissant & grossier.
Je crois voir cet enfant tristement grimacier,
Qui jouant la vieillesse & ridant son visage,
Perd, sans paroître vieux, les grâces du jeune âge.

Mais

Mais un débris réel intéresse mes yeux.
Jadis contemporain de nos simples aïeux,
J'aime à l'interroger, je me plais à le croire.
Des peuples & des temps il me redit l'histoire.
Plus ces temps sont fameux, plus ces peuples sont grands
Et plus j'admurerai ces restes imposans.

O champs de l'Italie! ô campagnes de Rome,
Où dans tout son orgueil gît le néant de l'homme!
C'est là que des débris fameux par de grands noms,
Pleins de grands souvenirs & de hautes leçons,
Vous offrent ces aspects, trésors des payages.
Voyez de toutes parts, comme le cours des âges
Dispersant, déchirant de précieux lambeaux,
Jettant temple sur temple, & tombeaux sur tombeaux,
De Rome étale au loin la ruine immortelle;
Ces portiques, ces arcs, où la pierre fidelle
Garde du peuple-roi les exploits éclatans;
Leur masse indestructible a fatigué le temps.
Des fleuves suspendus ici mugissoit l'onde;
Sous ces portes passaient les dépouilles du monde;
Par-tout confusément dans la poussière épars,
Les thermes, les palais, les tombeaux des Césars;
Tandis que de Virgile, & d'Ovide, & d'Horace,
La douce illusion nous montre encor la trace.
Heureux, cent fois heureux, l'artiste des jardins,
Dont l'art peut s'emparer de ces restes divins!

Déjà

Déjà la main du temps sourdement le seconde ;
Déjà sur les grandeurs de ces maîtres du monde
La nature se plaît à reprendre ses droits.
Au lieu même où Pompée, heureux vainqueur des Rois,
Étoit tant de faste, ainsi qu'aux jours d'Evandre
La flûte des bergers revient se faire entendre.
Voyez rire ces champs au laboureur rendus,
Sur ces combles tremblans ces chevreaux suspendus,
L'orgueilleux obélisque au loin couché sur l'herbe,
L'humble ronce embrassant la colonne superbe ;
Ces forêts d'arbrisseaux, de plantes, de buissons,
Montant, tombant en grappe, en touffes, en festons ;
Par le souffle des vents semés sur ces ruines,
Le figuier, l'olivier, de leurs foibles racines
Achèvent d'ébranler l'ouvrage des Romains ;
Et la vigne flexible, & le lierre aux cent mains,
Autour de ces débris rampant avec souplesse,
Semblent vouloir cacher ou parer leur vieillesse.

Que si vous n'avez pas ces restes renommés,
N'avez vous pas du moins ces brofizes animés,
Et ces marbres vivans, déités des vieux âges,
Où l'art seul fut divin & força les hommages ?

Je fais qu'un goût sévère a voulu des jardins
Exiler tous ces dieux des Grecs & des Romains.
Et pourquoi ? Dans Athène & dans Rome nourrie,
Notre enfance a connu leur riante Féerie,

Ces dieux n'étoient-ils pas laboureurs & bergers ?
Pourquoi donc leur fermer vos bois & vos vergers ?
Sans Pomone, vos fruits oferont-ils éclore ;
De l'empire des fleurs pouvez-vous chasser Flore ?
Ah ! que ces Dieux toujours enchantent nos regards !
L'idolâtrie encore est le culte des arts.
Mais que l'art soit parfait ; loin des jardins qu'on chasse
Ces dieux fans majesté, ces déesses sans grace.
A chaque déité choisissez son vrai lieu.
Qu'un dieu n'usurpe pas les droits d'un autre dieu.
Laissez Pan dans les bois. D'où vient que ces Naiades,
Que ces Tritons à sec se mêlent aux Dryades ?
Pourquoi ce Nil en vain couronné de roseaux,
Et dont l'urne poudreuse est l'abri des oiseaux ?
Otez-moi ces lions & ces tigres sauvages :
Ces monstres me font peur, même dans leurs images ;
Et ces tristes Césars, cent fois plus monstres qu'eux,
Aux portes des bosquets sentinelles affreux,
Qui tout hideux encor de soupçons & de crimes,
Semblent encor de l'œil désigner leurs victimes ;
De quel droit s'offrent-ils dans ce riant séjour ?
Montrez-moi des mortels plus chers à notre amour.
En des lieux consacrés à leur apothéose,
Créez un élysée où leur ombre repose.
Loin des profanes yeux, dans les vallons couverts
De lauriers odorans, de myrtes toujours verts,

En

En marbre de Paros offrez-nous leurs images.
Qu'une eau lente se plaise à baigner ces bocages,
Et qu'aux ombres du soir mêlant un jour douteux,
Diane aux doux rayons soit l'astre de ces lieux.
Leur tranquille beauté, sous ces dais de verdure
De ces marbres chéris la blancheur tendre & pure,
Ces grands hommes, leur calme & simple majesté,
Cette eau silencieuse, image du Léthé,
Qui semble pour leurs cœurs exempts d'inquiétude
Rouler l'oubli des maux & de l'ingratitude,
Ces bois, ce jour mourant sous leur ombrage épais,
Tout des mânes heureux y respire la paix.
Vous donc, n'y consacrez que des vertus tranquilles.
Loin tous ces conquérans en ravages fertiles :
Comme ils troubloient le monde, ils troubleroient ces
lieux.

Placez-y les amis des hommes & des dieux,
Ceux qui par des bienfaits vivent dans la mémoire,
Ces rois dont leurs sujets n'ont point pleuré la
gloire.

Montrez-y Fénelon à notre œil attendri ;
Que Sully s'y relève embrassé par Henri.
Donnez des fleurs, donnez ; j'en couvrirai ces sages
Qui, dans un noble exil, sur de lointains rivages
Cherchoient ou répandoient les arts consolateurs ;
Toi sur-tout, brave Cook, qui, cher à tous les cœurs,

Unis par les regrets la France & l'Angleterre ;
Toi qui, dans ces climats où le bruit du tonnerre
Nous annonçoit jadis, Triptolème nouveau,
Apportoï le courfier, la brebis, le taureau,
Le soc cultivateur, les arts de ta patrie,
Et des brigands d'Europe, expiois la furie.
Ta voile en arrivant leur annonçoit la paix,
Et ta voile en partant leur laissoit des bienfaits.
Reçois donc ce tribut d'un enfant de la France.
Et que fait son pays à ma reconnoissance ?
Ses vertus en ont fait notre concitoyen.
Imitons notre Roi, digne d'être le sien.
Helas ! de quoi lui sert que deux fois son audace
Ait vu des cieux brûlans, fendu des mers de glace ;
Que des peuples, des vents, des ondes révére,
Seul sur les vastes mers son vaisseau fût sacré ;
Que pour lui seul la guerre oubliât ses ravages ?
L'ami du monde, hélas, meurt en proie aux sauvages.

Vous qui pleurez sa mort, fiers enfans d'Albion,
Imitez, il est tems, sa noble ambition.
Pourquoi dans vos égaux cherchez-vous des esclaves ;
Portez leur des bienfaits & non pas des entraves.
Le front ceint de lauriers cueillis par les Français,
La victoire aujourd'hui sollicite la paix.

Descends,

Descends, aimable paix, si long-temps attendue,
 Descends ; que ta présence à l'univers rendue,
 Embellisse les lieux qu'ont célébrés mes vers ;
 Viens ; forme un peuple heureux de cent peuples di-
 vers.

Rends l'abondance aux champs, rends le commerce
 aux ondes,

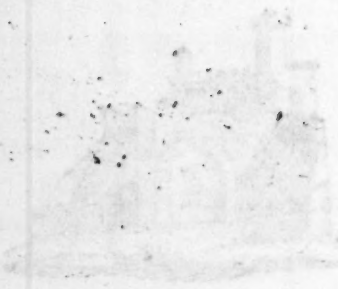
Et la vie aux beaux arts, & le calme aux deux mondes.

FIN DU POÈME.



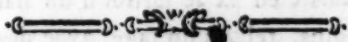
The following table gives a summary of the results of the experiments conducted by the author, and is intended to show the effect of the various factors on the rate of reaction. The results are given in terms of the rate of reaction, which is defined as the amount of product formed per unit time.

TABLE IV.



NOTES

DU PREMIER CHANT, DU POÈME DES JARDINS.



PAGE 12, vers 6.

DONT le charme autrefois avoit tenté Virgile.

Le lecteur ne me saura peut-être pas mauvais gré de rapporter ici l'esquisse rapide que Virgile a tracée des jardins, qu'il regrette de ne pouvoir chanter.

Si mon vaisseau, long-temps égaré loin du bord,
Ne se hâtoit enfin de regagner le port,
Peut-être je peindrois les lieux chéris de Flore.
Le narcisse en mes vers s'empresseroit d'éclore ;
Les roses m'ouvriroient leurs calices brillans ;
Le tortueux concombre arrondiroit ses flancs.

Du

Du perfil toujours verd, des pâles chicorées
 Ma muse âbreuveroit les tiges altérées.
 Je courberois le lierre & l'acanthé en berceaux,
 Et du myrte amoureux j'ombragerois les eaux.

GEORG. LIV. IV.

On voit que cette composition de jardin est très-simple & très-naturelle. On y trouve mêlés l'utile & l'agréable. C'est à la fois le verger, le potager & le parterre. Mais c'est là le jardin d'un habitant ordinaire des champs, tel qu'un sage, avec des goûts simples, voudroit l'orner, le cultiver lui-même; tel que l'aimable poète qui le décrit, eût aimé à l'embellir. Il n'a pas prétendu parler des fameux jardins que le luxe des vainqueurs du monde, des Lucullus, des Crassus, des Pompées & des Césars, avoit remplis des richesses de l'Asie & des dépouilles de l'univers.

PAGE 12, vers 17.

Du simple Alcinoüs le luxe encor rustique
 Décoroit un verger.

C'est un monument précieux de l'antiquité & de l'histoire des jardins, que la description que fait Homère de celui d'Alcinoüs, dans le septieme Chant de l'Odyssée.

sée. On voit qu'elle tient de près à la naissance de l'art; que tout son luxe consiste dans l'ordre & la symmétrie, dans la richesse du sol & dans la fertilité des arbres, dans les deux fontaines dont il est orné: & tous ceux qui voudroient un jardin pour en jouir, & non pour le montrer, n'en demanderoient pas d'autre.

PAGE 12, vers 18.

D'un art plus magnifique

Babylone éleva des jardins dans les airs.

Ces jardins suspendus existoient encore en partie seize siècles après leur création, & firent l'étonnement d'Alexandre, à son entrée dans Babylone.

IBID. vers 20.

Quand Rome au monde entier eut envoyé des fers,
Les vainqueurs, dans des parcs ornés par la victoire
Alloient calmer leur foudre & reposer leur gloire.

Il existe un monument très-précieux du goût & de la forme des Jardins Romains, dans une lettre où Pline le jeune décrit sa maison de plaisance en Toscane. Il paroît

paroît qu'on y connoissoit déjà l'art de tailler les arbres, & de leur donner différentes figures de vases ou d'animaux; que l'architecture & le luxe des édifices étoient un des principaux ornemens de leurs parcs; mais que tous avoient un objet d'utilité: ce qu'on a trop oublié dans les jardins modernes. J'emprunte la Traduction de M. de Sacy, pour mettre ce morceau sous les yeux du Lecteur.

“ La maison, quoique bâtie au bas de la colline,
“ a la même vue que si elle étoit placée au sommet.
“ Cette colline s'élève par une pente si douce, que
“ l'on s'apperçoit que l'on est monté, sans avoir
“ senti que l'on montoit. Derrière la maison est
“ l'Apennin, mais assez éloigné. Dans les jours
“ les plus calmes & les plus sereins, elle en reçoit
“ des haleines de vent, qui n'ont plus rien de vio-
“ lent & d'impétueux, pour avoir perdu toute leur
“ force en chemin. Son exposition est presqu'en-
“ tièrement au midi, & semble inviter le soleil, en
“ été vers le milieu du jour, en hiver un peu plutôt,
“ à venir dans une galerie fort large, & longue à
“ proportion. La maison est composée de plusieurs
“ pavillons. L'entrée est à la manière des anciens.
“ Au-devant de la galerie on voit un parterre, dont
“ les différentes figures sont tracées avec du buis.
“ Ensuite

“ Ensuite est un lit de gazon peu élevé, & autour
“ duquel le buis représente plusieurs animaux qui se
“ regardent. Plus bas, est une pièce toute couverte
“ d'achantes, si doux & si tendres sous les pieds,
“ qu'on ne les sent presque pas. Cette pièce est en-
“ fermée dans une promenade environnée d'arbres,
“ qui, pressés les uns contre les autres, & diversement
“ taillés, forment une palissade. Auprès est une allée
“ tournante en forme de cirque, au-dedans de laquelle
“ on trouve du buis taillé de différentes façons, & des
“ arbres que l'on a soin de tenir bas. Tout cela est
“ fermé de murailles seches, qu'un buis étage couvre
“ & cache à la vue. De l'autre côté, est une prairie
“ qui ne plaît guères moins par ses beautés natu-
“ relles, que toutes les choses dont je viens de parler,
“ par les beautés qu'elles empruntent de l'art. En-
“ suite sont des pièces brutes, des prairies & des ar-
“ brisseaux. Au bout de la galerie est une salle à
“ manger, dont la porte donne sur l'extrémité du
“ parterre, & les fenêtres sur les prairies & sur une
“ grande partie des pièces brutes. Par ces fenêtres,
“ on voit de côté le parterre, & ce qui de la maison
“ même s'avance en faillie, avec le haut des arbres du
“ manège. De l'un des côtés de la galerie & vers le
“ milieu, on entre dans un appartement qui environne
“ une petite cour ombragée de quatre planes, au
“ milieu

“ milieu desquels est un bassin de marbre, d'où l'eau
“ qui se dérobe, entretient, par un doux épanchement,
“ la fraîcheur des planes & des plantes qui sont au-
“ dessus. Dans cet appartement, est une chambre à
“ coucher. La voix, le bruit, ni le jour n'y péné-
“ trent point : elle est accompagnée d'une salle où
“ l'on mange d'ordinaire, & quand on veut être en
“ particulier avec ses amis. Un autre galerie donne
“ sur cette petite cour, & a toutes les mêmes vues que
“ la galerie que je viens de décrire. Il y a encore
“ une chambre, qui, pour être proche de l'un des
“ planes, jouit toujours de la verdure & de l'ombre.
“ Elle est revêtue de marbre tout autour à hauteur
“ d'appui ; & au défaut du marbre, est une peinture
“ qui représente des feuillages & des oiseaux sur des
“ branches, mais si délicatement, qu'elle ne cède
“ point à la beauté du marbre même. Au-dessous est
“ une petite fontaine qui tombe dans un bassin, d'où
“ l'eau, en s'écoulant par plusieurs petits tuyaux,
“ forme un agréable murmure. D'un coin de la ga-
“ lerie, on passe dans une grande chambre, qui est vis-
“ à-vis la salle à manger : elle a ses fenêtres d'un
“ côté sur le parterre, de l'autre sur la prairie : & im-
“ médiatement au-dessous de ces fenêtres, est une
“ pièce d'eau qui réjouit également les yeux & les
“ oreilles : car l'eau, en y tombant de haut dans un
“ grand

“ grand bassin de marbre, paroît toute écumante, &
“ forme je ne fais quel bruit qui fait plaisir. Cette
“ chambre est fort chaude en hyver, parce que le soleil
“ y donne de toutes parts. Tout auprès est un poêle,
“ qui supplée à la chaleur du soleil, quand les nuages
“ le cachent. De l'autre côté, est une salle où l'on
“ se deshabille pour prendre le bain. Elle est grande
“ & fort gaie. Près de là, on trouve la salle du bain
“ d'eau froide, où est une baignoire très-spacieuse &
“ assez sombre. Si vous voulez vous baigner plus au
“ large & plus chaudement, il y a dans la cour un
“ bain, & tout auprès un puits, d'où l'on peut avoir
“ de l'eau froide, quand la chaleur incommode. A
“ côté de la salle du bain froid, est celle du bain tiède,
“ que le soleil échauffe beaucoup, mais moins que
“ celle du bain chaud, parce que celle ci sort en saillie.
“ On descend dans cette dernière salle par trois esca-
“ liers, dont deux sont exposés au grand soleil; le
“ troisième en est plus éloigné, & n'est pourtant pas
“ plus obscur. Au-dessus de la chambre où l'on
“ quitte ses habits pour le bain, est un jeu de paume,
“ où l'on peut prendre différentes sortes d'exercices,
“ & qui pour cela est partagé en plusieurs réduits.
“ Non loin du bain, est un escalier qui conduit dans
“ une galerie fermée, & auparavant dans trois appar-
“ temens, dont l'un voit sur la petite cour ombragée

“ de planes, l'autre sur la prairie, le troisième sur des
“ vignes; en sorte que son exposition est aussi différente
“ que ses vues. A l'extrémité de la galerie fermée,
“ est une chambre prise dans la galerie même, & qui
“ regarde le manège, les villes, les montagnes. Près
“ de cette chambre, en est une autre fort exposée au
“ soleil, sur-tout pendant l'hiver. De-là, on entre
“ dans un appartement qui joint le manège à la mai-
“ son. Voilà la façade & son aspect. A l'un des
“ côtés, qui regarde le midi, s'élève une galerie fer-
“ mée, d'où l'on ne voit pas seulement les vignes,
“ mais d'où l'on croit les toucher. Au milieu de
“ cette galerie, on trouve une salle à manger, où les
“ vents qui viennent de l'Apennin, répandent un air
“ fort sain. Elle a vue par de très grandes fenêtres
“ sur les vignes, & encore sur les mêmes vignes, par
“ deux portes à deux battans, d'où l'œil traverse la
“ galerie. Du côté où cette salle n'a point de fenêtres,
“ est un escalier dérobé, par où l'on sert à manger. A
“ l'extrémité, est une chambre, à qui la galerie ne fait
“ pas un aspect moins agréable que les vignes. Au-
“ dessous, est une galerie presque souterraine, & si
“ fraîche en été, que, contente de l'air qu'elle ren-
“ ferme, elle n'en donne & n'en reçoit point d'autre.
“ Après ces deux galeries fermées, est une salle à
“ manger, suivie d'une galerie ouverte, froide avant
“ midi,

“ midi, plus chaude quand le jour s'avance. Elle
“ conduit à deux appartemens : l'un est composé de
“ quatre chambres, l'autre de trois, qui, selon que le
“ soleil tourne, jouissent ou de ses rayons ou de l'om-
“ bre. Au devant de ces bâtimens si bien entendus &
“ si beaux, est un vaste manège. Il est ouvert par le
“ milieu, & s'offre d'abord tout entier à la vue de
“ ceux qui entrent : il est entouré de planes, & ces
“ planes sont revêtus de lierres. Ainsi le haut de
“ ces arbres est vert de son propre feuillage, & le bas
“ est vert d'un feuillage étranger. Ce lierre court
“ autour du tronc & des branches, & passant d'un
“ plane à l'autre, les lie ensemble. Entre ces planes
“ sont des buis, & ces buis sont par-déhors environnés
“ de lauriers, qui mêlent leur ombrage à celui des
“ planes. L'allée du manège est droite ; mais à son
“ extrémité elle change de figure, & se termine en
“ demi-cercle. Ce manège est entouré & couvert de
“ cyprès qui en rendent l'ombre & plus épaisse & plus
“ noire. Les allées en rond qui sont au-dedans (car
“ il y en a plusieurs les unes dans les autres), reçoivent
“ un jour très-pur & très-clair. Les roses s'y offrent
“ par-tout, & un agréable soleil y corrige la trop
“ grande fraîcheur de l'ombre. Au sortir de ces al-
“ lées rondes & redoublées, on rentre dans l'allée
“ droite qui, des deux côtés, en a beaucoup d'autres,

“ séparées par des buis. Là, est une petite prairie ;
“ ici, le buis même est taillé en mille figures diffé-
“ rentes, quelquefois en lettres qui expriment tantôt
“ le nom du maître, tantôt celui de l'ouvrier. Entre
“ les buis, vous voyez successivement de petites pyra-
“ mides & des pommiers ; & cette beauté rustique
“ d'un champ que l'on diroit avoir été tout-à-coup
“ transporté dans un endroit si peigné, est rehaussée
“ vers le milieu par des planes, que l'on tient fort bas
“ des deux côtés. De-là vous entrez dans une pièce
“ d'acanthé flexible, & qui se répand, où l'on voit en-
“ core quantité de figures & de noms que les plantes
“ expriment. A l'extrémité, est un lit de repos de
“ marbre blanc, couvert d'une treille soutenue par
“ quatre colonnes de marbre de Cariste. On voit l'eau
“ tomber de dessous ce lit, comme si le poids de ceux
“ qui se couchent, l'en faisoit sortir. De petits
“ tuyaux la conduisent dans une pierre taillée exprès ;
“ & de-là elle est reçue dans un bassin de marbre, d'où
“ elle s'écoule si imperceptiblement & si à propos,
“ qu'il est toujours plein, & pourtant ne déborde ja-
“ mais. Quand on veut manger en ce lieu, on range
“ les mets les plus solides sur les bords de ce bassin,
“ & on met les plus légers dans des vases qui flottent
“ sur l'eau tout autour de vous, & qui sont faits, les
“ uns en navires, les autres en oiseaux. A l'un des
“ côtés,



“ côtés, est une fontaine jaillissante, qui reçoit dans sa
“ source l'eau qu'elle en a jettée : car, après avoir été
“ poussée en haut, elle retombe sur elle même, & par
“ deux ouvertures qui se joignent, elle descend & re-
“ monte sans cesse. Vis à-vis du lit de repos, est
“ une chambre qui lui donne autant d'agrémens qu'elle
“ en reçoit de lui. Elle est toute brillante de marbre ;
“ ses portes sont entourrées & comme bordées de ver-
“ dure. Au-dessus & au-dessous des fenêtres hautes
“ & basses, on ne voit aussi que verdure de toutes
“ parts. Auprès, est un autre petit appartement qui
“ semble s'enfoncer dans la même chambre, & qui en
“ est pourtant séparé. On y trouve un lit ; & quoique
“ cet appartement soit percé de fenêtres par-tout,
“ l'ombrage qui l'environne, le rend sombre. Une
“ agréable vigne l'embrasse de ses feuillages, & monte
“ jusqu'au faite : à la pluie près, que vous n'y sentez
“ point, vous croyez être couché dans un bois. On y
“ trouve aussi une fontaine qui se perd dans le lieu
“ même de sa source. En différens endroits sont
“ placés des sièges de marbre, propres (ainsi que la
“ chambre) à délasser de la promenade. Près de ces
“ sièges sont de petites fontaines ; & par-tout le ma-
“ nège vous entendez le doux murmure des ruisseaux,
“ qui, dociles à la main de l'ouvrier, se laissent con-
“ duire par de petits canaux où il lui plaît. Ainsi on
“ arrose,

" arrose, tantôt certaines plantes, tantôt d'autres :
 " quelquefois on les arrose toutes. J'aurais fini, il y
 " auroit long-temps, de peur de paroître entrer dans
 " un trop grand détail ; mais j'avois résolu de visiter
 " tous les coins & recoins de ma maison avec vous.
 " Je me suis imaginé que ce qui ne vous seroit pas en-
 " nuyeux à voir, ne vous le seroit pas à lire."

PAGE 14*, vers 9.

Belœil, tout à la fois magnifique & champêtre.

Belœil est une maison de plaisance de M. le Prince de Ligne.

IBID. vers 11.

Tel que ce frais bouton,
 Timide avant-coureur de la belle saison,
 L'aimable Tivoli, d'une forme nouvelle
 Fit le premier en France entrevoir le modèle.

Le local de *Tivoli* se refusoit aux grands effets, pittoresques ; mais M. Boutin a eu en effet le mérite d'en tirer le meilleur parti possible, & sur-tout d'avoir

d'avoir le premier essayé avec succès le genre irrégulier.

PAGE 14*, vers 15.

Les Graces en riant dessinèrent Montreuil.

Montreuil, près Versailles, appartient à Madame Elisabeth, sœur du Roi. Auprès de ce jardin, & sous le même nom, est celui de Madame la Comtesse Diane de Polignac, Dame D'Honneur de cette Princesse.

IBID. vers 16.

Maupertuis, le Désert, Rincy, Limours.

Maupertuis. Ce jardin, connu sous le nom de *l'Elysée*, appartient à M. le Marquis de Montefquiou. Si de belles eaux, de superbes plantations, un mélange heureux de collines & de vallons font un beau lieu, l'Elysée est digne de son aimable nom.

Le Désert. Ce jardin a été dessiné avec beaucoup de goût par M. de Monville.

Rincy.

Rincy. Ce beau jardin appartient à Monseigneur le Duc d'Orléans.

Limours. Ce lieu, naturellement sauvage, a été très-embelli par Madame la Comtesse de Brionne, & a perdu un peu de sa rudesse, sans perdre son caractère.

PAGE 14*, vers 19.

Semblable à son auguste & jeune déité,
Trianon joint la grace avec la majesté.

Le petit Trianon, Jardin de la Reine, est un modèle de ce genre. La richesse y paroît avoir été toujours employée par le goût.

IBID. vers 22.

• Et toi, d'un Prince aimable ô l'asyle fidèle !
Dont le nom trop modeste est indigne de toi.

Il s'agit du joli jardin de *Bagatelle*, qui a été composé avec beaucoup d'esprit pour Monseigneur le Comte d'Artois, & qui a l'avantage de se trouver
placé

placé au milieu d'un bois charmant, qui semble en faire partie. Le pavillon est d'une élégance rare.*

PAGE 23, vers 20.

Que votre art les promette, & que l'œil les espère :
Promettre, c'est donner, espérer c'est jouir.

Ce dernier hémistiche se trouve dans une épître charmante de M. de Saint Lambert ; c'est par réminiscence qu'il s'est glissé dans mon ouvrage.

PAGE 24, vers 14.

Je ne décide point entre Kent & Le Nôtre.

Kent, architecte & dessinateur fameux en Angleterre, fut le premier qui tenta avec succès le genre libre qui commence à se répandre dans toute l'Europe.

* Je n'ai pas pu nommer tous les jardins agréables qui ont été faits depuis quelques années. Il en est plusieurs qui auroient mérité de l'être ; & de ce nombre sont *La Falaise*, *Morfontaine*, *Roissy*, *La Malmaison*, agréable par la beauté de ses bois, de ses eaux, de ses vues, & de sa situation.

Les Chinois en font sans doute les premiers inventeurs. Voici ce que dit de leurs jardins un artiste célèbre d'Angleterre, qui avoit voyagé à la Chine. Le morceau est curieux, & l'ouvrage dont il est tiré, est fort rare.

“ Les jardins que j'ai vus à la Chine (dit M. Chambers), étoient très-petits. Leur ordonnance
 “ cependant, & ce que j'ai pu recueillir des diverses
 “ conversations que j'ai eues sur ce sujet avec un
 “ fameux peintre Chinois, nommé *Lepqua*, m'ont
 “ donné, si je ne me trompe, une connoissance des
 “ idées de ces peuples sur ce sujet.

“ La nature est leur modèle, & leur but est de
 “ l'imiter dans toutes ses belles irrégularités. D'a-
 “ bord ils examinent la forme du terrain : s'il est
 “ uni, ou en pente : s'il y a des collines ou des
 “ montagnes : s'il est étendu ou resserré, sec ou ma-
 “ récageux : s'il abonde en rivières & en sources, ou
 “ si le manque d'eau s'y fait sentir. Ils font une
 “ grande attention à ces diverses circonstances &
 “ choisissent les arrangemens qui conviennent le mieux
 “ avec la nature du terrain, qui exigent le moins de
 “ frais, cachent ses défauts, & mettent dans le plus
 “ beau jour tous ses avantages.

“ Comme les Chinois n'aiment pas la promenade,
 “ on trouve rarement chez eux les avenues, ou les
 “ allées

“ allées spacieuses des jardins de l'Europe. Tout le
“ terrain est distribué en une variété de scènes ; &
“ des passages tournans, ouverts au milieu des bos-
“ quets, vous font arriver aux différens points de vue,
“ chacun desquels est indiqué par un siège, par un
“ édifice ou par quelque autre objet.

“ La perfection de leurs jardins consiste dans le
“ nombre, dans la beauté & dans la diversité de ces
“ scènes. Les jardiniers Chinois, comme les peintres
“ Européens, ramassent dans la nature les objets les
“ plus agréables, & tâchent de les combiner de ma-
“ nière que, non-seulement ils paroissent séparément
“ avec le plus d'éclat, mais même que par leur union,
“ ils forment un tout agréable & frappant.

“ Leurs artistes distinguent trois différentes espèces
“ de scènes, auxquelles ils donnent les noms de rian-
“ tes, d'horribles & d'enchantées. Cette dernière dé-
“ nomination répond à ce qu'on nomme scène de ro-
“ man, & nos Chinois se servent de divers artifices
“ pour y exciter la surprise. Quelquefois ils font
“ passer sous terre une rivière, ou un torrent rapide,
“ qui, par son bruit turbulent, frappe l'oreille, sans
“ qu'on puisse comprendre d'où il vient. D'autres
“ fois ils disposent les rocs, les bâtimens, & les autres
“ objets qui entrent dans la composition, de manière
“ que, le vent passant au travers des interstices & des
“ concavités

“ concavités qui y sont ménagées pour cet effet, forme
“ des fons étrangers & singuliers. Ils mettent dans
“ ces compositions, les espèces les plus extraordinaires
“ d’arbres, de plantes & de fleurs : ils y forment des
“ échos artificiels & compliqués, & y tiennent diffé-
“ rentes sortes d’oiseaux, & d’animaux monstrueux.

“ Les scènes d’horreur présentent des rocs suspen-
“ pendus, des cavernes obscures, & d’impétueuses
“ cataractes qui se précipitent de tous les côtés du
“ haut des montagnes ; les arbres sont difformes &
“ semblent brisés par la violence des tempêtes. Ici
“ on en voit de renversés qui interceptent le cours des
“ torrens, & paroissent avoir été emportés par la fu-
“ reur des eaux. Là il semble que, frappés de la
“ foudre, ils ont été brûlés & fendus en pièces.
“ Quelques-uns des édifices sont en ruines ; quelques
“ autres consumés à demi par le feu : quelques che-
“ tives cabanes, dispersées çà & là sur les montagnes,
“ semblent indiquer à la fois l’existence & la misère
“ des habitans. A ces scènes, il en succède com-
“ munément de riantes. Les artistes Chinois savent
“ avec quelle force l’ame est affectée par les contrastes,
“ & ils ne manquent jamais de ménager des transi-
“ tions subites & de frappantes oppositions de formes,
“ de couleurs & d’ombres. Aussi, des vues bornées,
“ vous font-ils passer à des perspectives étendues ;
“ des

“ des objets d’horreur, à des scènes agréables ; & des
“ lacs & des rivières, aux plaines, aux côteaux & aux
“ bois. Aux couleurs sombres & tristes, ils en op-
“ posent de brillantes ; & des formes simples, aux
“ compliquées ; distribuant, par un arrangement ju-
“ dicieux, les diverses masses d’ombre & de lumière,
“ de telle sorte que la composition paroît distincte dans
“ ses parties, & frappante en son tout.

“ Lorsque le terrain est étendu, & qu’on y peut
“ faire entrer une multitude de scènes, chacune est
“ ordinairement appropriée à un seul point de vue.
“ Mais lorsque l’espace est borné, & qu’il ne permet
“ pas assez de variété, on tâche de remédier à ce
“ défaut, en disposant les objets de manière qu’ils
“ produisent des représentations différentes, suivant
“ les divers points de vue : & souvent l’artifice est
“ poussé au point, que ces représentations n’ont en-
“ tr’elles aucune ressemblance.

“ Dans les grands jardins, les Chinois se ménagent
“ des scènes différentes pour le matin, le midi & le
“ soir, & ils élèvent aux points de vue convenables,
“ des édifices propres aux divertissemens de chaque
“ partie du jour. Les petits jardins où, comme nous
“ l’avons vu, un seul arrangement produit plusieurs
“ représentations, présentent, de la même manière
“ aux divers points de vue, des bâtimens qui, par

“ leur usage, indiquent le point du jour le plus propre
“ à jouir de la scène dans sa perfection.

“ Comme le climat de la Chine est excessivement
“ chaud, les habitans emploient beaucoup d'eau à
“ leurs jardins. Lorsqu'ils sont petits, & que la
“ situation le permet, souvent tout le terrain est mis
“ sous l'eau, & il n'y reste qu'un petit nombre d'isles
“ & de rocs. On fait entrer dans les jardins spacieux
“ des lacs étendus, des rivières & des canaux. On
“ imite la nature en diversifiant, à son exemple, les
“ bords des rivières & des lacs. Tantôt ces bords
“ sont arides & graveleux; tantôt ils sont couverts
“ de bois jusqu'au bord de l'eau, plats en quelques
“ endroits, & ornés d'arbrisseaux & de fleurs. Dans
“ d'autres, ils se changent en rocs escarpés qui for-
“ ment des cavernes, où une partie de l'eau se jette
“ avec autant de bruit que de violence. Quelquefois
“ vous voyez des prairies remplies de bétail, ou des
“ champs de riz qui s'avancent dans des lacs, & qui
“ laissent entr'eux des passages pour des vaisseaux:
“ d'autres fois, ce sont des bosquets pénétrés en di-
“ vers endroits par des rivières & des ruisseaux capa-
“ bles de porter des barques. Ces rivages sont
“ couverts d'arbres, dont les branchages s'étendent,
“ se joignent & forment en quelques endroits des
“ berceaux, sous lesquels les bateaux passent. Vous
“ êtes

“ êtes ainsi ordinairement conduit à quelque objet
“ intéressant, à un superbe bâtiment placé au sommet
“ d’une montagne coupée en terrasses : à un casin situé
“ au milieu d’un lac : à une cascade : à une grotte
“ divisée en divers appartemens : à un rocher artifi-
“ ciel, ou à quelque autre composition semblable.

“ Les rivières suivent rarement la ligne droite ;
“ elles serpentent & sont interrompues par diverses
“ irrégularités. Tantôt elles sont étroites, bruyan-
“ tes & rapides : tantôt lentes, larges & profondes.
“ Des roseaux & d’autres plantes & fleurs aquatiques,
“ entre lesquelles se distingue le *lien-hoa*, qu’on estime
“ le plus, se voient & dans les rivières & dans les
“ lacs. Les Chinois y construisent souvent des mou-
“ lins & d’autres machines hydrauliques, dont le
“ mouvement sert à animer la scène. Ils ont aussi
“ un grand nombre de bateaux, de forme & de gran-
“ deur différentes. Leurs lacs sont semés d’îles, les
“ unes stériles & entourées de rochers & d’écueils :
“ les autres enrichies de tout ce que la nature & l’art
“ peuvent fournir de plus parfait. Ils y introduisent
“ aussi des rocs artificiels, & ils surpassent toutes les
“ autres nations dans ce genre de composition. Ces
“ ouvrages forment chez eux une profession distincte.
“ On trouve à Canton, & probablement dans la plu-
“ part des autres villes de la Chine, un grand nombre

“ d’artisans constamment occupés à ce métier. La
“ pierre dont ils se servent pour cet usage, vient des
“ côtes méridionales de l’Empire: elle est bleuâtre
“ & usée par l’action des ondes, en formes irréguliè-
“ res. On pousse la délicatesse fort loin dans le choix
“ de ces pierres. J’ai vu donner plusieurs taëls
“ pour un morceau de la grosseur du poing, lorsque la
“ figure en étoit belle & la couleur vive. Ces mor-
“ ceaux choisis s’emploient pour les paysages des ap-
“ partemens. Les plus grossiers servent aux jardins,
“ & étant joints par le moyen d’un ciment bleuâtre,
“ ils forment des rocs d’une grandeur considérable.
“ J’en ai vu qui étoient extrêmement beaux, & qui
“ montroient dans l’artiste une élégance de goût peu
“ commune. Lorsque ces rocs sont grands, on y
“ creuse des cavernes & des grottes avec des ouver-
“ tures, au travers desquelles on apperçoit des loin-
“ tains. On y voit en divers endroits des arbres,
“ des arbrisseaux, des ronces & des mousses, & sur
“ leur sommet, on place de petits temples & d’autres
“ bâtimens, où l’on monte par le moyen de degrés
“ raboteux & irréguliers, taillés dans le roc.

“ Lorsqu’il se trouve assez d’eau, & que le terrain
“ est convenable, les Chinois ne manquent point de
“ former des cascades dans leurs jardins, ils y évitent
“ toute sorte de régularités, imitant les opérations

“ de

“ de la nature dans ces pays montagneux. Les eaux
“ jaillissent des cavernes & des sinuosités des rochers.
“ Ici paroît une grande & impétueuse cataracte. Là,
“ c’est une multitude de petites chûtes. Quelquefois
“ la vue de la cascade est interceptée par des arbres
“ dont les feuilles & les branches ne permettent que
“ par intervalles, de voir les eaux qui tombent le long
“ des côtés de la montagne. D’autres fois au-dessus
“ de la partie la plus rapide de la cascade, sont jettés
“ d’un roc à l’autre, des ponts de bois grossièrement
“ faits ; & souvent le courant des eaux est interrompu
“ par des arbres & des monceaux de pierres que la vio-
“ lence du torrent semble y avoir transportés.

“ Dans les bosquets, les Chinois varient toujours
“ les formes & les couleurs des arbres, joignant ceux
“ dont les branches sont grandes & touffues, avec
“ ceux qui s’élèvent en pyramide, & les verts foncés
“ avec les verts gais. Ils y entremêlent des arbres
“ qui portent des fleurs, parmi lesquels il y en a
“ plusieurs qui fleurissent la plus grande partie de
“ l’année. Entre leurs arbres favoris, est une espèce
“ de saule. On le trouve toujours parmi ceux qui
“ bordent les rivières & les lacs, & ils sont plantés
“ de manière que leurs branches pendent sur l’eau.
“ Les Chinois introduisent aussi des troncs d’arbres,
“ tantôt debout, tantôt couchés sur la terre, & ils

“ poussent fort loin la délicatesse sur leurs formes,
“ sur la couleur de leur écorce, & même sur leur
“ mouffe.

“ Rien de plus varié que les moyens qu'ils em-
“ ploient pour exciter la surprise. Ils vous conduisent
“ quelquefois au travers des cavernes & d'allées som-
“ bres, au sortir desquelles vous vous trouvez subite-
“ ment frappé de la vue d'un paysage délicieux,
“ enrichi de tout ce que la nature peut fournir de
“ plus beau. D'autres fois on vous mène par des
“ avenues & par des allées qui diminuent & qui de-
“ viennent raboteuses peu-à-peu. Le passage est enfin
“ tout-à-fait interrompu ; des buissons, des ronces &
“ des pierres le rendent impraticable, lorsque tout
“ d'un coup s'ouvre à vos yeux une perspective riante
“ & étendue, qui vous plaît d'autant plus, que vous
“ vous y étiez moins attendu.

“ Un autre artifice de ces peuples, c'est de cacher
“ une partie de la composition par le moyen d'arbres
“ & d'autres objets intermédiaires ; ce qui excite la
“ curiosité du spectateur. Il veut voir de près &
“ se trouve, en approchant, agréablement surpris par
“ quelque scène inattendue, ou par quelque repré-
“ sentation totalement opposée à ce qu'il cherchoit :
“ la terminaison des lacs est toujours cachée, pour
“ laisser à l'imagination de quoi s'exercer. La même
“ règle

“ règle s’observe, autant qu’il est possible, dans toutes
“ les compositions Chinoises.

“ Quoique les Chinois ne soient pas fort habiles en
“ optique, l’expérience leur a cependant appris que
“ la grandeur apparente des objets diminue, & que
“ leurs couleurs s’affoiblissent, à mesure qu’ils s’éloi-
“ gnent de l’œil du spectateur. Ces observations ont
“ donné lieu à un artifice qu’ils mettent quelquefois
“ en œuvre. Ils forment des vues en perspective, en
“ introduisant des bâtimens, des vaisseaux & d’autres
“ objets, diminués à proportion de leur distance du
“ point de vue. Pour rendre l’illusion plus frap-
“ pante, ils donnent des teintes grisâtres aux parties
“ éloignées de la composition, & ils plantent dans le
“ lointain des arbres d’une couleur moins vive, &
“ d’une hauteur plus petite que ceux qui paroissent
“ sur le devant ; de cette manière, ce qui en soi-même
“ est borné & peu considérable, devient en apparence
“ grand & étendu.

“ Ordinairement les Chinois évitent les lignes
“ droites, mais ils ne les rejettent pas toujours. Ils
“ font quelquefois des avenues, lorsqu’ils ont quelque
“ objet intéressant à mettre en vue. Les chemins
“ sont constamment taillés en ligne droite, à moins
“ que l’inégalité du terrain, ou quelque autre ob-
“ stacle, ne fournisse au moins un prétexte pour agir
“ autrement.

" autrement. Lorsque le terrain est entièrement uni,
 " il leur paroît absurde de faire une route qui ser-
 " pente: car, disent-ils, c'est ou l'art ou le passage
 " constant des voyageurs qui l'a faite; & dans l'un
 " ou l'autre cas, il n'est pas naturel de supposer que
 " les hommes voulussent choisir la ligne courbe, quand
 " ils peuvent aller par la droite.

" Ce que nous nommons en Anglois *clump*, c'est-
 " à-dire, peloton d'arbres, n'est point inconnu aux
 " Chinois; mais ils ne le mettent pas en œuvre aussi
 " souvent que nous. Jamais ils n'en occupent tout
 " le terrain. Leurs jardiniers considèrent un jardin,
 " comme nos peintres considèrent un tableau; & les
 " premiers groupent leurs arbres, de la même ma-
 " nière que les derniers groupent leurs figures, les
 " uns & les autres ayant leurs masses principales &
 " secondaires."

PAGE 26, vers 16.

Pour chercher un ami qui me parle du cœur, &c.

Ce vers, comme on sait, est de Racine. L'Auteur
 en fait l'application aux charmes du genre irrégulier &
 naturel qui, moins éblouissant au premier coup-d'œil,
 est sans doute plus varié & d'un intérêt plus durable.

PAGE 26, vers 23.

Regardez dans Milton, &c.

Plusieurs Anglois prétendent que c'est cette belle description du paradis terrestre, & quelques morceaux de Spencer, qui ont donné l'idée des jardins irréguliers; & quoiqu'il soit probable, comme je l'ai déjà dit, que ce genre vient des Chinois, j'ai préféré l'autorité de Milton comme plus poétique. D'ailleurs, j'ai cru qu'on verroit avec plaisir toute la magnificence du plus grand Roi du monde, tous les prodiges des arts mis en opposition avec les charmes de la nature naissante, & l'innocence des premières créatures qui l'embellirent, & l'intérêt des premières amours. Je n'ai ni traduit, ni même imité Milton, qui a dû décrire Eden plus longuement que moi, & quelque humiliante que soit pour moi la comparaison, je crois devoir insérer ici, pour le plaisir du lecteur, cette charmante description.

. . . Eden, where delicious Paradise
 . . . Crowns with her inclosure green,
 As with a rural mound, the champaign head
 Of a steep wilderness; whose hairy sides,

With

With thicket overgrown, grotesque and wild,
Access deny'd: and over head upgrew,
Insuperable height of loftiest shade,
Cedar, and pine, and fir, and branching palm,
A sylvan scene! and as the ranks ascend,
Shade above shade, a woody theatre
Of stateliest view. Yet higher than their tops
The verd'rous wall of Paradise upsprung:
Which to our general Sire gave prospect large
Into his nether empire neigh'ring round.
And higher than that wall a circling row
Of goodliest trees, loaden with fairest fruit,
Blossoms and fruits at once of golden hue,
Appear'd, with gay enamell'd colours mix'd.

—————In this pleasant soil
His far more pleasant garden God ordain'd:
Out of the fertile ground he caus'd to grow
All trees of noblest kind, for sight, smell, taste;
And all amid them stood the tree of life,
High eminent, blooming ambrosial fruit
Of vegetable gold: and next to life,
Our death, the tree of knowledge, grew fast by;
Knowledge of good bought dear by knowing ill!
Southward through Eden went a river large,
Nor chang'd his course, but through the shaggy hill
Pass'd

Pass'd underneath ingulf'd; for God had thrown
That mountain as his garden-mold, high rais'd
Upon the rapid current; which, through veins
Of porous earth, with kindly thirst updrawn,
Rose a fresh fountain, and with many a rill
Water'd the garden; thence united fell
Down the steep glade, and met the nether flood,
Which from his darksome passage now appears,
And now divided into four main streams,
Runs diverse, wand'ring many a famous realm
And country, whereof here needs no account;
But rather to tell how, if art could tell,
How, from that saphir fount the crisped brooks,
Rolling on orient pearl and sands of gold,
With mazy error under pendent shades,
Ran nectar, visiting each plant, and fed
Flowers worthy of Paradise, which not nice art,
In beds and curious knots, but nature boon
Pour'd forth profuse on hill, and dale, and plain,
Both where the morning sun first warmly smote
The open field, and where the unpierc'd shade
Imbrown'd the noontide bowers. Thus was this
place

A happy rural seat, of various view:

Groves, whose rich trees wept odorous gums and
balm;

Others,

Others, whose fruit, burnish'd with golden rind,
 Hung amiable; Hesperian fables true,
 If true, here only, and of delicious taste:
 Betwixt them lawns, or level downs, and flocks,
 Grazing the tender herb, were interpos'd,
 Or palmy hillock, or the flow'ry lap
 Of some irriguous valley, spread her store;
 Flow'rs of all hue, and without thorn the rose:
 Another side, umbrageous grotts and caves
 Of cool recess; o'er which the mantling vine
 Lays forth her purple grape, and gently creeps
 Luxuriant; meanwhile murm'ring waters fall
 Down the slope hills, dispers'd, or in a lake,
 That to the fringed bank, with myrtle crown'd,
 Her crystal mirror holds, unite their streams.
 The birds their quire apply; airs, vernal airs,
 Breathing the smell of field and grove, attune
 The trembling leaves, while universal Pan,
 Knit with the Graces and the Hours in dance,
 Led on th' eternal Spring. . . .

Voici cet énergique morceau en François, pour
 ceux qui n'entendent pas l'Anglois.

“ Le Jardin d'Eden étoit placé au milieu d'une
 “ plaine délicieuse, couverte de verdure, qui s'éten-
 “ doit

“ doit sur le sommet d’une haute montagne, & for-
“ moit, en la couronnant, un rempart inaccessible.
“ Tous les côtés de la montagne, escarpés & déserts,
“ étoient hérissés de buissons épais & sauvages qui en
“ défendoient l’abord. Au milieu de ces buissons
“ s’élevoient majestueusement, à une prodigieuse hau-
“ teur, des cèdres, des pins, des sapins, des palmiers
“ qui étendoient leurs branches &, en s’embrassant,
“ offroient la décoration d’une scène champêtre. En
“ élevant par degrés cimes sur cimes, ombrages sur
“ ombrages, ils formoient un amphitéâtre dont les
“ yeux étoient enchantés. Les arbres les plus élevés
“ portoient leurs têtes jusqu’à la verte palissade qui,
“ comme un mur, environnoit le paradis. Du cen-
“ tre de ce beau séjour, qui dominoit tout le reste,
“ notre premier père pouvoit librement promener sa
“ vue sur son empire, & en considérer les contrées
“ voisines. Au-dessus de la palissade, & dans l’en-
“ ceinte du paradis, regnoient tout à l’entour des ar-
“ bres superbes, chargés des plus beaux fruits & de
“ fleurs émaillées des plus brillantes couleurs.

“ Au milieu de ce charmant paysage, un jardin
“ encore plus délicieux avoit eu Dieu lui-même pour
“ Ordonnateur. Il avoit fait sortir de ce fertile sein
“ tous les arbres les plus propres à charmer les yeux
“ & à flatter l’odorat & le goût. Au milieu d’eux,

“ s'élevoit l'arbre de vie, d'où découloit l'ambroisie
“ d'un or liquide. Non loin étoit l'arbre de la science
“ du bien & du mal, qui nous coûte si cher : arbre
“ fatal dont le germe a produit la mort !

“ Dans les jardins couloit vers le midi une large
“ rivière, dont le cours ne changeoit point, mais
“ qui disparoissoit sous la montagne du paradis, dont
“ la masse le couvroit entièrement : le Seigneur ayant
“ posé cette montagne qui servoit de fondement à son
“ jardin, sur cette onde rapide, qui doucement attirée
“ par la terre altérée & poreuse, montoit dans ses
“ veines jusqu'au sommet, d'où elle sortoit en claire
“ fontaine, & se partageoit en plusieurs ruisseaux, qui,
“ après avoir arrosé tout le jardin, se réunissoient
“ pour se précipiter du haut de cette montagne escar-
“ pée, & après avoir formé une superbe cascade, se
“ divisoient en quatre principales rivières, & traver-
“ soient différens empires.

“ Que n'est-il possible à l'art de décrire cette fon-
“ taine de saphir, dont les ruisseaux argentins & tor-
“ tueux, roulant sur des perles orientales & sur des
“ sables d'or, formoient des labyrinthes infinis sous
“ les ombrages qui les couvroient, en versant le nectar
“ sur toutes les plantes, & nourrissant des fleurs dignes
“ du paradis ! Elles n'étoient point rangées en com-
“ partimens symétriques, ni en bouquets façonnés

“ par

“ par l'art. La nature bienfaisante avoit prodigué
“ des beautés sans nombre sur les collines & dans les
“ vallons. Ses richesses étoient répandues avec pro-
“ fusion sur les plaines découvertes qu'échauffent
“ doucement les rayons du soleil, & dans ces berceaux
“ où des ombrages épais conservent pendant l'ardeur
“ du jour une agréable fraîcheur.

“ Cette heureuse & champêtre habitation charmoit
“ les yeux par sa variété : la nature, encore dans son
“ enfance, & méprisant l'art & les règles, y déployoit
“ toutes ses graces & toute sa liberté. On y voyoit
“ des champs & des tapis verts admirablement nuan-
“ cés & environnés de riches bocages remplis d'arbres
“ de la plus grande beauté : des uns couloient les
“ baumes précieux, la myrrhe & les gommes odorifé-
“ rantes ; aux autres étoient suspendus des fruits
“ brillans & dorés qui charmoient l'œil & le goût.
“ Tout ce que la fable attribue de merveilleux aux
“ vergers des Hespérides, s'offroit réellement dans
“ l'admirable jardin d'Eden. Entre ces arbres pa-
“ roissoient des tapis de verdure : sur les penchans des
“ vallons & des petites collines, on voyoit des trou-
“ peaux qui païssoient l'herbe tendre. Ici les pal-
“ miers couvroient de jolis monticules ; là serpen-
“ toient les ruisseaux dans le sein d'un vallon couvert
“ de fleurs qui présentoient les richesses de toutes

“ couleurs, parmi lesquelles brilloit la rose sans é-
“ pines. D’un autre côté, paroissoient des grottes
“ impénétrables aux rayons du soleil, & des cavernes
“ où régnoit une fraîcheur délicieuse. Elles étoient
“ couvertes de vignes qui, étendant de tous côtés
“ leurs branches flexibles, offroient en abondance des
“ grappes de pourpre. Les ruisseaux, coulant avec
“ un doux murmure, formoient d’agréables cascades
“ le long des collines, & se dispersoient ensuite, ou se
“ réunissoient dans un beau lac, qui présentoit son
“ miroir de crystal à ses rivages couverts de fleurs &
“ couronnés de myrthes. Les oiseaux formoient un
“ chœur mélodieux, et les zéphirs portant avec eux
“ les odeurs suaves des vallons et des bocages, mur-
“ mouroient entre les feuilles légèrement agitées, tan-
“ dis que Pan, dansant avec les Grâces et les Heures,
“ menoit à sa suite un printemps éternel.”



NOTES

DU SECOND CHANT.



PAGE 40, vers 22.

J'EN atteste, Mouceaux, tes jardins toujours verds.

Le jardin d'hiver de Mgr. le Duc d'Orléans, est en effet une véritable féerie. La serre chaude sur tout est une des plus belles qu'on connoisse.

PAGE 45, vers 20.

Je t'en prends à témoin, jeune Potaveri.

C'est le nom d'un habitant d'O-Taïti, amené en France par M. de Bougainville, célèbre par plus d'un genre de courage, et connu si avantageusement, et

comme militaire, et comme voyageur. Le trait que je raconte ici de ce jeune O-Taïtien, est très-connu et très-intéressant. Je n'ai fait que changer le lieu de la scène, que j'ai placée au jardin royal des plantes. J'aurois voulu mettre dans mes vers toute la sensibilité qui respire dans le peu de mots qu'il prononçoit en embrassant l'arbre qu'il reconnut, et qui lui rappelloit sa patrie. C'est *O-Taïti*, disoit-il ; et, en regardant les autres arbres, ce n'est pas *O-Taïti*. Ainsi ces arbres et sa patrie s'identifioient dans son esprit. J'ai cru que ce trait, si touchant et si nouveau, pourroit fournir un épisode heureux.

PAGE 45, vers 22.

Où l'amour, sans pudeur n'est pas sans innocence.

On a remarqué dans tous les peuples où la société a fait peu de progrès, une certaine innocence dans les mœurs, très-différente de la réserve et de la pudeur qui accompagnent toujours la vertu dans les femmes des nations civilisées. Dans l'île d'O-Taïti, dans la plupart des autres îles de la mer du Sud, à Madagascar, &c. les femmes mariées croient se devoir exclusivement à leurs maris, et manquent rarement à la fidélité conjugale : mais les filles non mariées ne se font
aucun

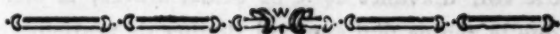
aucun scrupule de se livrer aux goûts mêmes passagers que les hommes leur inspirent. Elles n'y attachent aucune idée de crime, ni même de honte. Elle ne s'affujettissent, ni dans leurs discours, ni dans leur habillement, ni dans leurs manières, à ce que nous regardons comme des devoirs pour leur sexe. Mais chez elles c'est simplicité, et non corruption : elles ne méprisent point les règles de la décence ; elles les ignorent. Dans ces pays la nature est grossière, mais elle n'y est pas dépravée : voilà ce que j'ai essayé de rendre par ce vers.





NOTES

DU TROISIEME CHANT.



PAGE 50, vers 9.

JE fais que dans Harlem plus d'un triste amateur
Au fond de ses jardins s'enferme avec sa fleur.

Harlem est une ville de Hollande, où se fait un grand commerce de fleurs. On fait à quel degré d'extravagance des amateurs ont porté dans ce genre l'amour de la rareté et des jouissances exclusives.

PAGE 51, vers 26.

Du haut des vrais rochers, sa demeure sauvage,
La nature se rit de ces rocs contrefaits,
D'un travail impuissant avortons imparfaits.

En

En général, on ne peut bien imiter les rochers, pas plus que tous les grands effets de la nature. Elle ne permet à l'art de tenter ces hardiesses, que lorsqu'il combat avec toutes les ressources du génie & de l'opulence. C'est ainsi que s'est formé, d'après les dessins de M. Robert, le superbe rocher de Versailles, dont l'effet ne peut être deviné que par l'imagination, qui fait le voir d'avance coiffé de beaux arbres, & orné de ce que le temps seul peut lui donner de vraisemblance & de beauté.

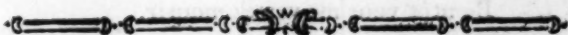
PAGE 52, vers 4.

Aux champs de Midleton, aux monts de Dovedale, Whateli, je te suis.

Ce sont deux sites d'Angleterre, fameux par les formes pittoresques de leur chaîne de rochers, décrits par M. Whateli, dont j'ai, ainsi que M. Morel, dans son charmant traité des jardins, emprunté quelques traits, tels que celui de la cabane & du pont suspendus sur des précipices. Mais j'ai tâché d'exprimer d'une manière qui m'appartient les sensations que font naître ces aspects effrayans.

NOTES

DU QUATRIEME CHANT.



PAGE 72, vers 15.

IMITEZ le Pouffin.

Ce fameux tableau est sans doute le plus beau des tableaux de paysages. Si on ne savoit d'ailleurs combien l'imagination du Pouffin s'étoit nourrie des ouvrages des grands poètes anciens, ce tableau suffiroit pour le prouver. Presque toutes les odes voluptueuses d'Horace ont le même caractère. Partout, au milieu des fêtes & des plaisirs, il montre la mort dans le lointain.

“ Hâtez-vous, dit-il, qui fait si nous vivrons demain ?
“ Nous mourrons ; il faudra quitter cette belle maison,
“ cette femme charmante ; & de tous ces arbres que
“ vous cultivez, le seul cyprès suivra son maître, hé-
“ las ! trop peu durable.”

C'est

C'est cette même philosophie, puisée dans les Poètes anciens, qui dictoit à Chaulieu ces vers pleins d'une si douce mélancolie.

Muses, qui dans ce lieu champêtre
Avec soin me fîtes nourrir,
Beaux arbres, qui m'avez vu naître,
Bientôt vous me verrez mourir.

Ces contrastes de sensations moitié voluptueuses, moitié tristes, agitant l'ame en sens contraire, font toujours une impression profonde ; & c'est ce qui m'a engagé à jeter au milieu des scènes riantes des jardins, la vue mélancolique des urnes & des tombeaux consacrés à l'amitié ou à la vertu.

PAGE 73, vers 12.

Voyez sous ces vieux ifs la tombe où vont se rendre
Ceux qui, courbés pour vous sur des sillons ingrats,
Au sein de la misère espèrent le trépas.

Dans ces vers, consacrés aux humbles sépultures des habitans de la campagne, j'ai imité quelques vers du cimetière de Grai.



